LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES TRIBUS TUPI-GUARANI

A. MÉTRAUX
DOCTEUR ÈS-LETTRES

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES TRIBUS TUPI-GUARANI

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB VI
1928

CANJE Fac. de Hum.

COMPRA

DONACION

FAHCE Biblioteca Central
Nro. Inv. 99586 SEDA
Sig. Top. DEPO - 2650
Fecha de Alta 13/6/05

A mon père

en témoignage de gratitude

Avant-Propos.

Ce livre a été écrit au Musée de Göteborg sur l'initiative de mon maître, le professeur E. Nordenskiöld. Je tiens à lui témoigner ici ma profonde reconnaissance pour les conseils qu'il a bien voulu me donner et pour la large hospitalité dont j'ai joui au Göteborgs Museum pendant l'espace de deux ans. La documentation de cet ouvrage repose en grande partie sur la bibliothèque de M. Nordenskiöld qui contient de véritables trésors et qu'il a très généreusement mise à mon entière disposition.

Les collections ethnographiques de l'Amérique du Sud que possède le Musée de Göteborg m'ont été d'une grande utilité dans mes recherches. Il n'y en a pas en Europe de plus riches et de plus complètes. Ce seul fait suffirait à donner au Göteborgs Museum une place de premier rang parmi les musées ethnographiques; mais il mérite à plus d'un titre encore notre admiration. Les produits de l'activité de chaque tribu sont non seulement exposés suivant un plan à la fois pratique et scientifique, mais aussi avec un luxe de présentation qui en facilite l'étude en permettant d'établir instantanément les comparaisons que peut suggérer chaque élément culturel. Ce sont véritablement les archives pour l'histoire primitive de l'Amerique du Sud qui ont été ainsi constituées, et elles sont un instrument de travail de la plus haute valeur pour quiconque s'occupe des Indiens de ce continent.

Ce serait me montrer ingrat que de passer sous silence les facilités de toutes sortes que chaque ethnographe est sûr de trouver au Musée de Göteborg. M. Nordenskiöld en a fait un véritable institut de recherches scientifiques où rien n'a été négligé pour que ses élèves et collaborateurs puissent disposer de tous les documents nécessaires à leur travail.

Le Musée de Göteborg (G. M.) possède de fort belles collections recueillies chez des tribus appartenant à la famille linguistique tupi-guarani. Celles des Chiriguano, des Guarayú et des Pauserna, par exemple, peuvent être considérées comme tout à fait complètes et définitives. Non moins belle est la collection des Parintintin, faite par M. Nimuendajú, qui est la première qu'un Blanc ait pu obtenir chez ces Indiens. A cette liste, il faut ajouter une collection des Caingua, un important matériel archéologique rassemblé par les colons suédois de Misiones et des objets isolés provenant d'autres tribus tupi-guarani.

J'ai pu utiliser à ma guise les ressources considérables qu'offrent

pour les recherches ethnographiques les bibliothèques publiques de Suède et en particulier celle de Göteborg.

Les dessins de mon livre ont été en partie exécutés aux frais du Göteborgs Museum. Quelques-unes des photographies reproduites dans ce volume sont dûes à mon ami, M. Gösta Montell, assistant à ce Musée, auquel j'exprime toute ma reconnaissance.

Je dois témoigner ma profonde gratitude à M. le professeur Mauss et à M. le Dr. Rivet qui ont bien voulu lire mon manuscrit et me faire des suggestions qui m'ont été précieuses.

J'ai pu compléter ma documentation dans les Musées de Copenhague (Mus. ethn. Copenhague), de Berlin (Mus. ethn. Berlin), de Bâle (Mus. ethn. Bâle), de Leyde, de Neuchâtel et du Trocadéro à Paris. Je remercie M. le directeur Thomsen, M. Mathiassen, assistant au National Museum de Copenhague, M. le professeur Preuss, M. le Dr. Krickeberg, M. Delachaux et M. le professeur Speiser qui ont aimablement facilité mes recherches. MM. Molin et Gren-Broberg, conservateurs à la Stadsbibliotek de Göteborg, m'ont permis par leur bienveillance de consulter des ouvrages d'accès difficile. Enfin, je ne veux pas oublier non plus M. Nilsson, gardien au Göteborgs Museum, qui m'a rendu de très grands services.

Table des matières.

Pages

AVANT-PROPOS VII
CHAPITRE I. INTRODUCTION 1

Première partie.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE DES TRIBUS TUPI-GUARANI ET DES TRIBUS GUARANISÉES 7
CHAPITRE II. TRIBUS TUPI-GUARANI DE LA CÔTE DU BRÉSIL 12
CHAPITRE III. TRIBUS TUPI-GUARANI DU BASSIN DE L'AMAZONE 20
CHAPITRE IV. TRIBUS TUPI-GUARANI MÉRIDIONALES 35
CHAPITRE V. TRIBUS TUPI-GUARANI DU VERSANT DES ANDES ET DE LA BOLIVIE ORIENTALE 41

Deuxième partie.

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES TRIBUS TUPI-GUARANI 45
CHAPITRE VI. HABITATION 47
Palissades 57
CHAPITRE VII. MOBILIER 60
I. Hamacs 60
II. Estrades servant de lits (catres) 62
III. Nattes 63
IV. Moustiquaires 63
V. Escabeaux et bancs 63
VI. Boîtes, étagères, crochets, etc 64
CHAPITRE VIII. PLANTES CULTIVÉES 65
CHAPITRE IX. ARMES POUR LA GUERRE ET POUR LA CHASSE 70
I. Arcs 70
II. Flèches 73
III. Propulseurs 78
IV. Sarbacanes 79
V. Arcs-à-balle (pellet-bow) 80
VI. Frondes 80
VII. Bolas 80
VIII. Massues 80
IX. Lances 83

Pages

II. Tapiété 281
III. Guayaki 282
IV. Siriono 285
V. Mabenaro et Tiatinagua 287
VI. Miránya ou Boro 287
VII. Katukinaru 180
VIII. Borun 289
CHAPITRE XLI. CONCLUSION 290
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 314

Table des illustrations.

Pages

1. Village tupinamba entouré d'une palissade (d'après Staden) 48
Pl. I. Indien tupinamba peint au Brésil en 1643 par le hollandais ECKHOUT... 71
2. Arc et flèches de guerre et de chasse des Parintintin 74
3. Pointes de flèches. Parintintin 76
4. Empennes de flèches. Parintintin 77
5. Massue tupinamba 82
6. Massue et corde cérémonielles des Tupinamba (d'après Staden) 82
7. Massue caingua 83
8. Indiens tupinamba pêchant à l'aide d'un barrage et d'épuisettes (d'après Staden) 90
9. Bonnet de plumes tupinamba (d'après une estampe de Joachim du Viert)... 131
10. Technique du bonnet de plumes de la planche III, fig. 1 c 132
Pl. II. Bonnets de plumes et capuchon de plumes tupinamba 133
Pl. III. Mêmes bonnets que sur la planche précédente vus de face, bonnet de plumes et collerette de plumes 134
11. Fête tupinamba (d'après Staden) 135
12. Diadème de plumes tupinamba 137
13. Colliers de plumes tupinamba 138
14. Manteau de plumes tupinamba 141
15. Même manteau vu de face 142
Pl. IV. Manteau de plumes tupinamba 143
16. Technique du manteau de plumes de la pl. IV 144
17. Manteau de plumes tupinamba 146
18. Sorciers tupinamba portant des manteaux de plumes (d'après DE BRY) 147
19. Bouquet de plumes porté sur les hanches par les Tupinamba (d'après Staden) 148
20. Diadème de plumes monté sur un cercle de brurity. Parintintin 151
Pl. V. Diadème en paille tressée avec ornements de la nuque en plumes. Parintintin 152
21. Labrets des Tupinamba (d'après Staden) 164
Pl. VI. Ornements des Parintintin 172
Pl. VII. Pagne, pendeloques et peignes. Parintintin 176
22. Femmes tupinamba récoltant du manioc et revenant des champs avec des hottes pleines (d'après Staden) 205
23. Rame parintintin 210
Pl. VIII. Flûtes et trompettes des Parintintin 221
24. Flûte de Pan et poisson en écorce servant à la pêche. Parintintin 223
25. Céramique des Tupinamba (d'après Staden) 234
26. Vases trouvés dans la région de Rio de Janeiro et de S. Paulo (d'après Netto et Ihering) 235

Pages

27. Vases des anciens Guarani trouvés à Misiones 237
Pl. IX. Femme tupinamba peinte par ECKHOUT au Brésil en 1641 249
Pl. X. Vannerie des Parintintin 251
28. Guerriers parintintin 269
29. Funérailles tupinamba (d'après Staden) 272
30. Urnes funéraires des anciens Guarani 273

Cartes.

1. Aire d'extension des Tupi-Guarani à l'époque pré-et postcolombienne 9
2. Aire d'extension des Tupi-Guarani au début du XVIe siècle 10
3. Aire d'extension des Tupi-Guarani à l'époque actuelle 11
4. Situation des tribus tupi-guarani 42/43
5. Distribution de la couleuvre ou tipiti 114
6. Distribution de la coutume de se coller des plumes sur la tête ou sur le corps 156
7. Distribution du bonnet de plumes 158
8. Distribution du manteau de plumes (technique du filet) 160
9. Distribution de la tonsure 186
10. Distribution de la déformation artificielle du mollet 200
11. Distribution du bâton de rythme 225

I.

Introduction.

Le problème de l'origine des Tupi-Guarani emprunte toute son importance au rôle considérable joué par cette race dans l'histoire primitive du continent sudaméricain. Les migrations accomplies par ces Indiens à l'époque pré- et postcolombienne en rendent la solution malaisée. Elles ont entraîné, en effet, la dispersion de ces tribus dans des contrées fort éloignées les unes des autres et dans des milieux différant tant par la nature que par la population. Il en est résulté une rupture de l'unité de leur culture déterminant des évolutions divergentes.

L'analyse des transformations subies par chacun de ces groupes tupi-guarani, placés dans des conditions de vie nouvelles et soumis aux influences d'autres peuplades, a une portée qui dépasse le cadre d'une simple étude d'américanisme. Elle nous apprend, en effet, dans quelle mesure et avec quelle rapidité une tribu, ayant émigré dans une région différente de celle qu'elle habitait autrefois, abandonne sa civilisation particulière pour adopter celle de ses voisins. Une telle recherche nous renseigne aussi sur la force de la tendance conservatrice qui ne manque pas de faire contrepoids à l'invasion des éléments étrangers.

Les tentatives faites jusqu'ici pour établir le centre de dispersion des Tupi-Guarani reposaient sur des données insuffisantes. Elles s'appuyaient sur des faits valables pour une ou deux tribus sans qu'il fût tenu compte des autres. Il en résultait qu'un élément de culture était considéré comme typique pour l'ensemble de la race alors que sa présence à l'intérieure d'une tribu était toute fortuite et dûe à un emprunt. Pour que la solution de ce grand problème fût possible, il fallait envisager la culture des Tupi-Guarani dans son ensemble et comparer entre eux tous les renseignements que nous possédons sur la civilisation propre à chaque tribu. C'est par ce seul moyen que l'on peut obtenir un critère permettant de distinguer ce qui est tupi-guarani de ce qui ne l'est pas. Tout un travail de déblayage s'imposait donc avant d'entreprendre la définition des caractères fondamentaux de la culture des Tupi-Guarani.

La connaissance de leur histoire postcolombienne était également nécessaire. Pour l'avoir négligée, plusieurs savants ont commis des erreurs. Avant de tenter de reconstituer les migrations précolombiennes de ces Indiens, il importait de préciser celles qu'ils ont accomplies à l'époque contemporaine. Cette recherche nous apporte une ample moisson de faits qui nous renseignent sur la nature et la direction de ces mouvements, nous apprenant par surcroît les limites de l'extension primitive des Tupi-Guarani.

Outre le problème de l'origine des Tupi, se pose celui de leur influence. Ce dernier point n'a été qu'à peine effleuré dans ce livre, n'étant pas de mon ressort. J'espère que le tableau que j'ai donné de leur culture matérielle permettra à d'autres savants d'apprécier tout ce que leur doivent les nations américaines qui ont été en contact avec eux.

Je me suis efforcé avant toute chose de présenter au lecteur une analyse aussi complète et aussi exacte que possible de toutes les formes de l'activité industrielle des Indiens parlant la lingua geral. Pour parvenir à ce résultat, j'ai utilisé tous les renseignements que j'ai pu trouver dans la vaste littérature se rapportant aux Tupi-Guarani, m'aidant du matériel de musée qui était à ma disposition à Göteborg, à Copenhague et à Berlin.

Mon ouvrage présente en ce qui concerne un bon nombre de tribus tupi-guarani de grandes lacunes qui ne me sont pas imputables, mais résultent de l'insuffisance de nos sources. Parmi les Guarani modernes, il n'est que quelques groupes sur lesquels nous soyons suffisamment informés: ce sont les Chiriguano, les Guarayú, les Caingua et les Parintintin. Sur les autres, nos notions sont fragmentaires et incomplètes. Bien que j'aie glané dans les vieilles chroniques tout ce qui se rapporte aux Omagua et aux Cocama, les résultats de mes recherches ne m'ont donné qu'un tableau très imparfait de leur civilisation. Peut-être des fouilles archéologiques viendront-elles dans quelque mesure suppléer au silence des textes. Ce que nous savons des Mundurukú, des Mauhé et des Apiaká est peu de chose en comparaison de ce que nous ignorons et là, comme pour les Omagua, la perte est irrémédiable. La tentative récente faite par NIMUENDAJÚ pour recueillir les derniers produits de l'activité de ces Indiens ne nous laisse aucun espoir à cet égard.

Les renseignements que nous possédons sur les Yuruna, les Curuaya, les Chipaya, les Ararandeũara et les Oyampi sont plus nombreux et plus détaillés, mais souvent insuffisants aussi. La même

observation peut être faite à propos des Auetô et des Kamayurá, quoiqu'ils aient été observés par des hommes de la valeur de K. VON DEN STEINEN et de MAX SCHMIDT. La tribu guarani moderne sur laquelle les documents sont les plus abondants est celle des Chiriguano; malheureusement c'est aussi celle dont la civilisation primitive a été le plus altérée.

En présence de l'inégalité de nos sources, une étude comparative de la civilisation des tribus tupi-guarani n'aurait donné que des résultats médiocres sans la compensation fournie par l'incomparable richesse de matériaux que nous possédons sur les anciens Tupinamba. A l'exception des tribus incasiques, il n'est, je crois, aucune nation sudaméricaine aujourd'hui éteinte sur laquelle ont été laissés autant de documents que sur les Tupinamba. Les descriptions dont ces Indiens ont été l'objet sont non seulement nombreuses, mais dûes encore à des observateurs remarquables. De VAAS DE CAMINHA à MARCGRAV s'échelonne tout une suite d'œuvres se complétant mutuellement. Il est rare de trouver, même à notre époque, des hommes capables de peindre avec autant d'exactitude la vie d'une tribu primitive que l'ont fait STADEN et LÉRY. SOARES de SOUZA a un esprit scientifique étonnant pour son époque. Les œuvres charmantes de CARDIM, de CLAUDE D'ABBEVILLE et D'YVES D'ÉVREUX sont de véritables mines de détails ethnographiques.

En extrayant de tous ces auteurs et de beaucoup d'autres, dont on trouvera les noms dans la suite, tous les renseignements qu'ils nous donnent sur les Indiens parmi lesquels ils vécurent, je crois être parvenu à assembler sur les Tupinamba un nombre suffisant de données pour reconstituer dans ses moindres détails leur civilisation primitive. Les quelques lacunes qui subsistent seront facilement comblées par des fouilles archéologiques.

Le travail analogue que j'ai accompli pour le Paraguay fut loin de me donner les mêmes résultats. Bien que la littérature concernant cette contrée soit fort riche, les indications qu'on y trouve au sujet de la population indigène sont extrêmement rares. Les études faites sur les Caingua et les quelques fouilles archéologiques entreprises sur le Paraná viennent compenser dans une certaine mesure la pauvreté de nos informations. Les »*Annuae litterae Societatis Iesu anni 1589*» m'ont été d'un grand secours pour l'ethnographie primitive des Guarayú et, par contre-coup, des Guarani.

En entreprenant cette étude sur le conseil de mon maître, M. le professeur E. NORDENSKIÖLD, j'ai cherché à réaliser le vœu formulé

par le P. SCHMIDT[1]) à la fin de son étude sur les »*Kulturkreise und Kulturschichten in Südamerika*«: »Il importe avant tout de procéder à une étude exhaustive de nos plus anciennes sources concernant les Tupi. L'histoire de leurs migrations doit être établie avec exactitude pour qu'il soit possible de les suivre jusque dans leur patrie primitive. C'est seulement ainsi que l'on pourra parvenir à la connaissance de leur ancienne culture».

[1]) P. 1108.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE DES TRIBUS TUPI-GUARANI ET DES TRIBUS GUARANISÉES

Situation géographique des tribus tupi-guarani et des tribus guaranisées.

Comme on peut le constater en jetant un coup d'œil sur la carte 1, l'aire d'extension des Tupi-Guarani en Amérique du Sud est presque aussi considérable que celle des Arawak. On trouve ou on trouvait des tribus appartenant à cette famille linguistique dans tout le Brésil, en Argentine, au Paraguay, dans l'Uruguay, en Bolivie, au Pérou, en Équateur et dans la Guyane française, soit depuis le 5° de lat. N. jusqu'au 35° de lat. S. et depuis le 35° jusqu'au 75° de long. O.

Dans les pages suivantes j'essayerai de définir avec le plus de rigueur possible l'étendue des territoires possédés par les Tupi-Guarani en tenant compte de l'avance ou du recul de chaque nation ou peuplade de cette race depuis le moment où elle nous est historiquement connue. Il convient de ne jamais oublier qu'à aucun moment de leur histoire ces Indiens n'ont occupé simultanément toutes les contrées dont je donne plus loin les limites. Si, après l'arrivée des Blancs, les Tupi-Guarani ont pénétré dans de nouvelles régions qu'ils ont conquises, ils ont d'autre part perdu de vastes territoires, soit du fait de la colonisation européenne, soit à la suite d'invasions d'autres tribus indiennes. Des recherches, dont on trouvera l'exposé dans un de mes travaux précédents,[1]) m'ont permis de reconstituer l'histoire postcolombienne des Tupi-Guarani et de déterminer avec exactitude leur situation géographique au début du XVI[e] siècle ainsi que l'étendue de leurs migrations après cette date.[2]) Le lecteur trouvera dans les conclusions de ce livre le résumé des principaux résultats auxquel je suis parvenu en compulsant les documents anciens et modernes; je n'ai fait qu'effleurer à peine ces problèmes dans la première partie de cet ouvrage.

Le nombre des tribus faisant partie de la famille tupi-guarani s'est singulièrement accru par suite de la »guaranisation» de plusieurs nations qui parlaient autrefois des langues se rattachant à d'autres groupes. Ce phénomène d'assimilation remonte en bien des

[1]) Métraux (1).
[2]) Voir carte 2.

régions à une époque antérieure à la colonisation européenne. Les Tupi-Guarani en tant que nation victorieuse et relativement civilisée ont exercé sur leurs voisins une action assez forte pour les amener à adopter leur langue ou du moins une quantité de mots qui en étaient tirés (Chané, Tapiete, Guayaki, etc).

Comme les Tupi de la côte du Brésil furent pendant près d'un siècle les seuls Indiens avec lesquels les Portugais se trouvèrent en contact constant, le dialecte guarani qu'ils parlaient fut promu au rang de langue commune et utilisé comme telle par les missionnaires et les commerçants dans leurs rapports avec les indigènes de l'intérieur. Cette »lingua geral» s'est répandue rapidement et se répand encore dans tout le bassin de l'Amazone et de l'Orénoque. Le prestige dont jouissaient les Tupi-Guarani en leur qualité de race guerrière et conquérante et les vastes migrations qu'ils ont accomplies avant et après la découverte de l'Amérique ont certainement contribué à favoriser la diffusion de cette langue.

Cet état de chose a singulièrement compliqué l'étude ethnographique des Tupi-Guarani. Il n'est pas toujours aisé de discerner quels sont les éléments nouveaux qui ont été incorporés dans cette famille linguistique en vertu du caractère plus ou moins guarani de leur vocabulaire ou de leur grammaire. Un des buts que je me suis proposés dans ce livre a été justement de rechercher parmi toutes les nations parlant la lingua geral celles qui sont réellement des branches détachées d'un tronc commun et celles qui ont été guaranisées à une époque plus ou moins lointaine. Cette question ne peut être résolue que par une étude exhaustive de l'ensemble de la civilisation matérielle de ces Indiens. Pour ne pas anticiper sur les problèmes dont je traiterai à la fin de ce livre, j'ai exposé dans la première partie de cet ouvrage la situation géographique de toutes les tribus parlant ou ayant parlé la lingua geral ou un de ses dialectes, sans faire de différence entre celles qui appartiennent de droit à la famille guarani et celles qui ont été assimilées au cours des siècles. J'ai toutefois exclu de mon énumération les nations pour qui la lingua geral n'est qu'une langue secondaire ou qui ne l'ont adoptée exclusivement qu'à une date récente.

Carte 1. Aire d'extension des Tupi-Guarani à l'époque pré- et postcolombienne.

Carte 2. Aire d'extension des Tupi-Guarani au début du XVI^e siècle.

Carte 3. Aire d'extension des Tupi-Guarani à l'époque actuelle.

II.

Tribus tupi-guarani de la côte du Brésil.

Tupinamba, Tapinambos, Topinamba. — Toute la région côtière comprise entre le Parnahybá[1]) et le rio Pará[2]) était occupée à la fin du XVI[e] siècle par les Tupinamba. Ils étaient principalement concentrés dans l'île de San Luiz de Maranhão[3]) et sur la terre ferme entre cette île et le rio Pará, dans les districts de Tapouytapère, Comma et Cayété[4]). CLAUDE D'ABBEVILLE[5]) parle aussi de Tupinamba établis sur le Pindaré, le Mearim et l'Itapicuru, mais ni lui, ni YVES D'ÉVREUX ne font mention de ceux qui habitaient à l'est de l'île de Santa Anna; ils étaient sans doute peu nombreux dans cette contrée périodiquement ravagée par les Tremembez[6]). Leurs limites vers l'ouest sont difficiles à déterminer; il est probable que, comme beaucoup des Tupi de la côte, ils vivaient de préférence dans le voisinage de l'Océan[7]). Sur le rio Pará, leurs derniers villages

[1]) La rivière appelée »Para de l'Est» par CLAUDE D'ABBEVILLE (fol. 261) est probablement le Parnahybá.

[2]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 188 v.

[3]) Ils avaient 27 villages dans cette île et y étaient au nombre de 10 à 12.000; cf. CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 185 v. Suivant ce chroniqueur (fol. 260 v.) les habitants de l'île de San Luiz s'appelaient eux-mêmes »*Maragnan eugouâre*, c'est-à-dire les habitans de Maragnan.»

[4]) YVES D'ÉVREUX, passim. CLAUDE D'ABBEVILLE (fol. 185 v.—189) énumère 10 villages dans le district de Tapouytapère, 11 dans celui de Comma et 24 dans le district de Cayété. Comme ces villages comptaient chacun 5 à 600 habitants, la somme de la population de cette région s'élevait donc de 22.500 à 27.000 individus environ.

Le district appelé Tapouytapère comprenait les comarcas d'Alcantara et de Guimaraens; cf. DENIS, note à l'édition d'YVES D'ÉVREUX, p. 395. Il existe encore sur cette côte une baie appelée Cumá et une rivière qui porte le nom de rio Caeté.

[5]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 261: »D'autres demeurerent le long de la riviere de *Taboucourou*, lesquels s'appelerent *Taboucouru eugouâre*, les habitans de *Taboucouru;* les autres habiterent le long de la riviere de *Miary*, appelez à cette occasion *Miary eugouâre*, les habitans de *Miary*.»

[6]) YVES D'ÉVREUX, p. 139—143.

[7]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 189.

étaient à 60 lieues de son embouchure, soit aux environs du Jacundá ou du rio Pacajá[1]). Selon CLAUDE D'ABBEVILLE[2]), il y aurait eu également des Tupinamba au delà de l'Amazone.

Potigoar, Pitagoar, Potiguára, Potivares. (Synonymes: *Canibales, Canibaliers*)[3]). — Cette grande tribu, ou plus exactement nation, avait pour habitat la région côtière comprise entre le rio Parnahybá et le rio Parahybá[4]). Dans le sertão dont, selon VASCONCELLOS[5]), ces Indiens possédaient une grande étendue, ils s'avançaient jusqu' à la serra de Copaóba et da Ibiapaba où nous savons qu'ils avaient des établissements.[6]) A une date que nous ignorons, mais probablement après l'arrivée des Portugais, les Potigoar, se sentant à l'étroit dans leur pays, franchirent le Parahybá, envahirent le domaine des Caité et leur prirent les territoires correspondant aux anciens districts de Goyanna, Itamaracá et à une partie de ceux de Pernambuco et d'Olinda.[7])

Caité, Caaété. — Ils vivaient sur le littoral entre l'embouchure du rio Parahybá et celle du S. Francisco[8]). Les massacres dont ils furent victimes sous le gouvernement de Duarte Coelho les contraignirent à s'enfuir dans l'intérieur des terres et ils se réfugièrent sur la serra do Aquitibá[9]).

Tupinamba. — La portion du littoral occupée par ces Indiens s'étendait du rio de S. Francisco à Camamú[10]). Comme nous le verrons plus loin en parlant des Tupina, l'hinterland habité par les Tupinamba n'avait qu'une faible largeur.

[1]) YVES D'ÉVREUX, p. 27.

[2]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 189.

[3]) La situation géographique que les chroniqueurs français donnent aux Indiens qu'ils désignent sous le nom de *Canibales* ou *Canibaliers* correspond exactement à celle des Potiguara; cf. THEVET (1), p. 317; YVES D'ÉVREUX, p. 34 et 141; CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 78 v.

[4]) SOARES DE SOUZA, p. 30; CARDIM, p. 195; VASCONCELLOS, p. XLVI.

[5]) P. XCI.

[6]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 78 v.

[7]) JABOATAM, t. I, p. 14.

[8]) SOARES DE SOUZA, p. 38—40; CARDIM, p. 196; VASCONCELLOS, p. XLVII.

[9]) JABOATAM, t. I, p. 18.

[10]) SOARES DE SOUZA, p. 38, 68 et 306—308; KNIVET, p. 249; CARDIM, p. 196: »habitão do Rio Real até junto dos Ilhéos».

Tupiniquin, Tupiniquim, Tupinaquim. (Syn.: *Margaias, Markaya* ou *Touaiat*)[1]). — Tout comme les Tupinamba, ces Indiens ne possédaient qu'une étroite bande de côte. Ils s'étendaient depuis Camamú au nord jusqu'au rio S. Matheus (Cricaré) et peut-être même jusque dans le voisinage d'Espirito Santo au sud[2]). Traqués par les Tupinamba et les Amoiré d'une part et les Blancs de l'autre, ils s'enfuirent du littoral de l'Atlantique pour se réfugier à l'intérieur des terres. C'est donc chez les Tupiniquin qu'a abordé Cabral en 1500.

Timiminó, Tomomyno, Tegmegmino, Teureuminon. — Le sud de l'ancienne capitainie d'Espirito Santo ainsi que le cours inférieur et les îles du Parahybá étaient habités par la tribu des Timiminó qui semble avoir été en état d'hostilité constante avec les Tamoyo[3]).

Tamoyo, Tamuya. (Syn.: *Tupinamba, Toüoupinambaoult*). — Ils étaient les maîtres de toute la région côtière dès le cap S. Thomé jusqu'à la baie d'Angra dos Reis[4]) et peut-être même jusqu'à la pointe de Cairoçú[5]). Leurs frontières du côté du sertão sont inconnues; nous savons seulement qu'ils avaient des villages sur les rives du Parahybá[6]).

Ararape. — Ce nom est donné par CARDIM[7]) aux Indiens Tamoyo établis à une certaine distance de la côte.

Tupi, Thopiss. (Syn.: *Tuppina Ikin, Toüpinenquin, Topinaque, Tupinaquin, Tawaijar*[8]). — Si l'on prend à la lettre le témoignage de SOARES DE SOUZA[9]), les rives de l'Atlantique depuis Angra dos Reis jusqu'à Cananea auraient été aux mains de la tribu non

[1]) LÉRY, t. I, p. 74—84, t. II, p. 45 et 130. La terre des Margaïas, qui sont des Tupi, comme LÉRY le dit lui-même dans les passages cités, était située peu avant Espirito Santo, soit dans la région habitée par les Tupiniquin.

[2]) SOARES DE SOUZA, p. 68 et passim; CARDIM, p. 197; VASCONCELLOS, p. XLIX.

[3]) KNIVET, p. 250; CARDIM, p. 197; LÉRY, t. II, p. 131; VASCONCELLOS, livre I, p. 113 et 137; carte de WILLIAM DELISLE (dans SCHMIDEL, édition de LAFONE-QUEVEDO). VASCONCELLOS (p. XLVIII) signale, probablement par erreur, des Timiminó au sud du rio de S. Francisco dans la région de Bahia.

[4]) SOARES DE SOUZA, p. 93.

[5]) VASCONCELLOS, livre III, p. 8.

[6]) Id., livre I, p. 157.

[7]) P. 197. Les Ararape sont indiqués dans le sertão de Rio de Janeiro sur la carte de WILLIAM DELISLE (dans SCHMIDEL, édition LAFONE-QUEVEDO).

[8]) STADEN, part. I, chap XIV.

[9]) P. 99.

guarani des Goyana. Il est possible que ces Indiens fussent établis en plus d'un point de la zône côtière ainsi définie, mais il ne semble pas qu'ils en fussent les seuls possesseurs[1]). Les batailles navales que les Tamoyo livraient aux Tupi prouvent bien que ces derniers étaient établis sur la côte au sud d'Angra dos Reis; d'ailleurs STADEN[2]) l'assure formellement. Nous savons aussi qu'ils occupaient la ville de Cananea.[3]) La serra de Paranápiacába[4]) leur appartenait également ainsi que toute la région montagneuse et boisée qui s'étend de São Paulo au Tieté[5]). Au sud du Paraná ils s'avançaient environ jusqu'au 50° de longitude[6]).

Toutes les tribus dont il a été question jusqu'ici habitaient sur le littoral; celles dont nous nous occuperons maintenant vivaient également près de la côte, mais dans l'hinterland, à une distance plus ou moins grande de la mer.

Le nom de **Tobajara,** sans doute un sobriquet signifiant ennemi[7]), a été porté par un grand nombre de tribus tupi. Il en est résulté une certaine confusion dans la nomenclature des Indiens de la côte qu'il s'agit de dissiper une fois pour toutes.

Sous le nom de **Tobajara** ont été désignés:

1) les Indiens tupi vivant à l'est des Tupinamba sur le Mearim.

[1]) Nous savons par KNIVET (p. 254), qu'ils occupaient l'Ilha Grande. Comme le suppose avec raison SAMPAIO (p. 122), les Goyana devaient vivre disséminés sur la côte et dans l'intérieur parmi les Tupi.

[2]) Part. I, chap. XIV: »Und die Portugaleser so darinnen wonen /haben eyne Nation Prasilianer zufreunden/ die heyssen Tuppin Ikin /und die nation ires landes strecket sich in 80. meil wegs lang das landt hinein/ und an dem meer her unferlich 40. meil».

[3]) VASCONCELLOS, livre I, p. 98.

[4]) ANCHIETA (2), p. 255; VASCONCELLOS, livre I, p. 102, 109, 181, etc.

[5]) DIAZ DE GUZMAN, p. 139.

[6]) La limite des Tupi du côté de l'ouest ne peut être déterminée avec exactitude. STADEN (part. I, chap, XIV) assure qu'ils s'étendaient dans l'intérieur des terres sur une distance de 80 milles. Comme les Guarani ne sont jamais signalés à l'est du Tibagý, il est vraisemblable qu'ils ne dépassaient guère cette rivière. C'est ce qui m'a induit à assigner aux Tupi le 50° de long. comme frontière occidentale.

[7]) STADEN, part. I chap. XIV: »Auch werden sie (die Tuppin Ikin) von iren feinden Tawaijar geheyssen /ist so vil gesagt/ als feind/». CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 261 v.: »ils se sont tousiours faict la guerre, s'entrappellans les uns les autres du nom de *Tobaiares* qui veut dire grands ennemis, ou pour mieux dire selon l'ethimologie du mot, Tu es mon ennemy, & ie suis le tien: & quoy qu'ils soient tous de mesme nation & qu'ils se qualifient tous *Topinamba* . . . »MONTOYA (1) (fol. 394) donne pour *Tobayára* le sens de »competidor».

2) les Indiens du haut Gurupy.
3) les Indiens de la serra da Ibiapaba.
4) les Indiens vivant à l'ouest des Potigoar.
5) les Indiens de la province de Pernambuco.
6) les premiers envahisseurs tupi de la côte de Bahia.
7) des Indiens de la province d'Espirito Santo.
8) les Tupi de la province de S. Vicente.

Comme on peut s'en rendre compte à première vue en parcourant cette liste, les Tupi appelés **Tobajara** sont ceux qui vivaient dans l'intérieur des terres et dont le nom n'a pu être connu que par l'intermédiaire de leurs ennemis de la côte. Cette constatation semble confirmer l'interprétation de ce nom donnée par des auteurs aussi dignes de foi que STADEN et CLAUDE D'ABBEVILLE. Comme la plupart de ces Tobajara sont connus sous d'autres noms, je ne désignerai ainsi que les Indiens du Maranhão dont nous ignorons la véritable appellation.

Tobajara, Tabajare. (Syn.: *Miary engouäre, Miarigois*). — Il est souvent question dans CLAUDE D'ABBEVILLE et YVES D'ÉVREUX de ces Indiens qui, au dire du premier de ces chroniqueurs, n'étaient qu'une branche détachée des Tupinamba. Ceux-ci étaient à leur tour flétris de l'épithète de Tobajara par leurs parents ennemis[1]). Les Tobajara vivaient sur le haut Mearim à 150 lieues de la côte[2]). Ils semblent d'ailleurs avoir été répandus dans tout le sertão du Maranhão, car on les trouve signalés depuis la serra da Ibiapaba[3]) jusqu'au rio Gurupy[4]). Ils se maintinrent longtemps indépendants dans la région montagneuse de la province de Ceará[5]). En 1613, une grande partie d'entre eux furent établis par les missionnaires franciscains sur le bas Itapicuru et dans l'île de Maranhão[6]).

Les Tobajara signalés »pela parte do sertão» à l'est des Potigoar[7]) sont sans aucun doute l'avant-garde de la nation dont nous venons d'esquisser la situation et qui était établie dans la serra da Ibiapaba.

[1]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 260—261.
[2]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 158 v. et 387; YVES D'ÉVREUX, p. 19—20, 39 et passim; *Memorias para a historia da Capitania do Maranhão*, p. 113—114.
[3]) *Memorias para a historia da Capitania do Maranhão*, p. 2
[4]) YVES D'ÉVREUX, p. 146. (J'identifie l'Ouarpy au Gurupy).
[5]) BETENDORF, p. 95.
[6]) YVES D'ÉVREUX, p. 37—38.
[7]) SOARES DE SOUZA, p. 30.

Tupina. (Syn.: *Tobajara, Tabura, Tupiguae*). — Le problème que nous offre la présence de Tobajara à Pernambuco et à Bahia est fort compliqué, mais non insoluble. VASCONCELLOS[1]) raconte que les Tobajara furent les premiers maîtres de la côte du Brésil et que c'est cette qualité qui leur avait valu ce nom. Il ajoute que le centre de cette nation se trouvait dans la région de Bahia. Dans sa grande chronique il parle à plusieurs reprises des Tobajara qu'il situe tantôt dans les environs de Bahia, tantôt dans ceux de Pernambuco.[2]) Il nous apprend qu'ils aidèrent les Portugais à lutter contre les Tapuya, les Potigoar et les Caité et que c'est grâce à leur aide que les Blancs purent peupler la côte de Pernambuco[3]). JABOATAM[4]) répète les assertions de VASCONCELLOS et signale, comme lui, l'existence de Tobajara dans les provinces de Pernambuco et de Bahia. Comme il avait entre les mains des documents concernant la province de Maranhão, il situe ces tribus aussi dans cette région et dans celle de Pará. Il s'agit à présent de comparer ces données avec les indications toujours si précises de SOARES DE SOUZA[5]) qui est notre meilleure autorité en ce qui concerne la carte ethnique de la côte du Brésil. Cet auteur rapporte que les invasions des Tupi se sont produites dans la région de Bahia en deux vagues successives. La première était constituée par les Tupina et la seconde par les Tupinamba. Les Tupina, après avoir été pendant quelque temps les maîtres de la côte, furent refoulés dans le sertão par les Tupinamba. Au XVI[e] siècle, ils occupaient tout l'intérieur des terres sur une étendue de 200 lieues de Portugal, depuis le nord du rio de S. Francisco jusque bien au sud du rio Camamú, limite extrême atteinte par les Tupinamba. Ils avaient donc pour voisins au nord et à l'est les Caité, à l'est les Tupinamba et les Tupiniquin.

La tradition historique rapportée par SOARES DE SOUZA cadre bien avec le rôle que VASCONCELLOS prête aux Tobajara. D'ailleurs les évènements auxquels, selon SOARES DE SOUZA, les Tupina ont participé, semblent être les mêmes que ceux où VASCONCELLOS fait intervenir les Tobajara. L'extermination des Caité sous le gouvernement de Duarte Coelho est attribuée par SOARES DE SOUZA[6]) aux

[1]) P. XC—XCI.
[2]) VASCONCELLOS, livre I, p. 30 et passim.
[3]) Id., livre I, p. 61—63.
[4]) T. I, p. 20, 32—34 et 142.
[5]) P. 305—306 et 343—345.
[6]) P. 30. Cf. SOUTHEY, t. I, p. 78—79.

Tupina et par VASCONCELLOS aux Tobajara. Les preuves de cet ordre abondent, et, à mon sens, l'identification des Tobajara aux Tupina ne peut faire l'ombre d'un doute.

L'analogie de la situation des Tupiguae, dont CARDIM[1]) dit qu'ils couvraient le sertão de San Vicente à Pernambuco, avec celle des Tupina est évidente. Les limites des Tupina peuvent être établies avec plus de rigueur que je ne l'ai fait plus haut. Au nord ils occupaient, sur une aire impossible à déterminer, une portion de la rive gauche du S. Francisco[2]). Dans la région de Sergipe, ils étaient séparés des Tupinamba par la tribu tapuya des Maracá qui occupait la serra do Espinhaço[3]); plus au sud, ils avaient pour voisins, à l'est, les Tupinamba et les Tupiniquin dont ils atteignaient dans le sertão les limites les plus septentrionales[4]); à l'ouest, ils étaient séparés des Amoipira qui vivaient sur le rio de San Francisco par les Tapuya[5]). Ceux-ci peuplaient la région montagneuse de l'hinterland de Bahia[6]). Cependant ils semblent avoir touché le S. Francisco en plusieurs endroits. VASCONCELLOS[7]) signale aussi des »Tobayará» au nord des Goaitacá à côté des Tupiniquin. Il s'agit dans ce passage soit des Tupina, soit d'une tribu tupi-guarani inconnue.

Amoipira, Amoigpyra. — Ces Indiens qui passaient pour une branche détachée de la nation tupinamba, vivaient dans le sertão de Bahia, sur la rive gauche du rio de S. Francisco qu'ils occupaient sur une longueur de 100 lieues. soit environ depuis le 39° au 43° de lat. S.[8]).

Dans les listes des nations côtières parlant la lingua geral qui nous sont données par CARDIM et VASCONCELLOS, figurent un certain nombre de tribus qu'il est le plus souvent impossible de localiser d'une façon précise ou d'identifier. Ce sont:

[1]) P. 197; VASCONCELLOS, p. LXXXIX.
[2]) SOARES DE SOUZA, p. 39.
[3]) Id., p. 351.
[4]) Id., p. 68: »os quaes Tupinaès lhe (á os Tupiniquins) ficavam nas cabeceiras pela banda do sertão».
[5]) SOARES DE SOUZA, p. 352.
[6]) Id., p. 41. et 345—346.
[7]) P. LIII.
[8]) SOARES DE SOUZA, p. 346 et 352.

Les **Viatan** qui vivaient dans la région de Pernambuco et qui furent exterminés par les Potigoar et les Portugais[1]), les **Apigapigtanga**, les **Muriapigtanga**, voisins des Tupina[2]), les **Guaracaio** ou **Itati**, ennemis des Tupiniquin,[3]) les **Tapyná**, situés à l'ouest des Tupiniquin[4]), les **Araboyara** et les **Rariguoára**[5]) dont nous ne connaissons que le nom[6]).

[1]) CARDIM, p. 195—196.
[2]) Id., p. 197.
[3]) CARDIM, p. 197.
[4]) JABOATAM, livre I, p. 21.
[5]) VASCONCELLOS, p. LXXXIX.
[6]) MARTIUS et après lui bien d'autres ethnographes ont inclu les Teremembez parmi les Tupi-Guarani; j'ai déjà eu l'occasion de rectifier cette erreur; cf. MÉTRAUX (1), p. 3, note 1. Aux preuves que j'ai données alors, je puis ajouter encore celle-ci: dans le document intitulé »*Memorias para a historia da Capitania do Maranhão* (p. 8), les Teremembez sont désignés sous l'épithète de Tapuya.

III.

Tribus tupi-guarani du bassin de l'Amazone.

Guajajára, Gojajára, Uayáyá. (Syn.: *Tan(e)tehára, Pinariens*). — En 1615, une expédition française conduite par le sire de la Ravardière rencontra sur le haut Pindaré une tribu d'Indiens qu'il appela Pinariens[1]). Tout donne à supposer que ces Pinariens étaient les ancêtres des Guajajára que BETENDORF[2]) mentionne plusieurs fois dans sa chronique et qu'il situe à 5 jours de marche du Pindaré. Ils ne semblent guère avoir changé d'habitat au cours des siècles suivants, car en 1819 ils avaient leurs villages à l'ouest du Pindaré et parcouraient chaque année la région comprise entre le Mearim et le Grajahú. On les confondait alors avec les Timbira[3]). Leur présence sur le haut Mearim est attestée par MARTIUS[4]) et par PLAGGE[5]). Ces Indiens sont également sur le rio Surubiú, affluent du rio Capím[6]). Ils ont été visités dernièrement par KISSENBERTH[7]) qui les a rencontrés sur le haut Mearim, non loin de Barra do Corda.

M. le Dr. H. SNETHLAGE, assistant au Museum für Völkerkunde de Berlin, qui vient d'accomplir un voyage scientifique dans les États de Maranhão et de Pará, a eu l'amabilité de me donner au sujet de la situation des Guajajára les indications suivantes: ces Indiens sont concentrés sur le Grajahú dont ils occupent tout le cours supérieur jusqu'au nord du village de Queimadas. Quelques-unes de leurs aldées s'élèvent sur les bords du Mearim et dans le sertão à l'est de cette rivière. Vers le sud, ils ont des établissements dans le voisinage de la serra da Cinta entre les sources du Grajahú et Porto Franco. Comme au début du siècle passé, les Guajajára continuent à habiter sur le Pindaré. On prétend même qu'ils s'étendent jusqu'au Gurupy. Certains indices tendent à faire croire que ce sont eux qui ont attaqué dernièrement le village de Redondo, près de Alto de Alegria. M. H. SNETHLAGE estime leur nombre à 1500.

[1]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 385 v. et 392 v.; YVES D'ÉVREUX p. 73 et id. introduction de DENIS, p. XXXII.

[2]) P. 80—83 et 269—272.

[3]) RIBEIRO, p. 194—197.

[4]) P. 193.

[5]) P. 206.

[6]) BARBOSA RODRIGUES, p. 48.

[7]) (1), p. 40.

Pacajá, Pacajare. — Ils habitaient le long de la rivière qui porte encore leur nom et s'étendaient jusqu'au Xingú[1]).

Turiuára. — Ils vivaient autrefois sur le rio Turi dans le Maranhão. Les débris de cette nation sont cantonnés aujourd'hui sur le rio Acará-ussu[2]).

Miraño. — Ces Indiens sont établis entre l'Acará et le Capím, aux sources du Bujarú, affluent de gauche du rio Capím[3]).

Tembé — Jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, les Tembé vivaient dans la région du haut Pindaré. Sur l'invitation d'un colon brésilien, ils allèrent s'établir sur le Gurupy et se fixèrent ensuite dans le bassin des rios Capím, Guamá et Acará-miri ainsi que dans la mission de San Antonio do Prata[4]).

Manaié, Amanagé. (Syn.: *Ararandeüara*). — Ces Indiens vivent sur l'Ararandéua, affluent du rio Capím. Ils s'étendent vers le nord jusqu'au rio Mojú[5]).

Anambé — Ils habitent sur la rive gauche du bas Tocantins au-dessous du dernier rapide du Rebojo do Guariba et près d'Arapari[6]). EHRENREICH[7]) les identifie aux Amanajo ou Manajo de l'ancienne littérature que MARTIUS situe cependant différemment.

Manaxos. — Ils habitaient sur le haut Mearim et dans le district de S. Bento dos Pastos-bons à l'ouest du rio das Balsas jusqu'au Tocantins[8]).

[1]) YVES D'ÉVREUX, p. 27; CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 189; BETENDORF, p. 97; DANIEL, t. III, p. 181.

[2]) *Diccionario historico, geographico*, etc., t. II, p. 134.

[3]) RIVET (6), p. 689.

[4]) NIMUENDAJÚ (2), p. 287, note 1.

[5]) LANGE, p. 237 et passim; BARBOSA RODRIGUES, p. 48; *Diccionario historico, geographico*, etc., t. II, p. 134.

[6]) EHRENREICH (4), p. 163; *Diccionario historico, geographico*, etc., t. II, p. 134.

[7]) P. 194.

[8]) MARTIUS, p. 194.

Tapirauha. (Syn.: *Tapiranhũ* ou *Anta*). — Ils sont établis à 5 jours de route à l'ouest de la cataracte d'Itaboca par le 4° de lat., sur le cours supérieur des rivières qui débouchent dans l'Amazone vers Portel[1]).

Jacunda. (Syn.: *Amiranha*). — Ils vivent sur le rio du même nom[2]).

Guaja. — Ces Indiens sont très peu nombreux et vivent dans le sertão du rio Capim et du Gurupy[3]).

Tapirapé. — Cette tribu habite entre le rio Tapirapé et le rio Najá, affluents de l'Araguaya. Au XVIII[e] siècle, un de leurs groupes était établi sur le haut Araguaya, tandis qu'un autre parti s'était fixé à l'extrêmité méridionale de l'île Bananal. Il n'est pas impossible qu'ils se soient avancés jusqu'au rio Itacayunas[4]).

Naimiguara. — Indiens tupi-guarani vivant sur le Tocantins[5]).

Canoeiros. (Syn.: *Ava*). — Les Canoeiros sont établis sur les deux rives du Tocantins, depuis Espirito Santo do Peixe au nord jusqu'à une dizaine de lieues au sud d'Amaro Leite sur la rive gauche, jusqu'à São José de Tocantins sur la rive droite; dans cette région ils allaient jusqu'aux environs de Palma à l'est. RIVET[6]), à qui j'emprunte ces indications, suppose avec raison que c'est au cours de la dernière moitié du XIX[e] siècle qu'ils se sont étendus vers l'Araguaya. On les rencontre, en effet, sur la rive droite de ce fleuve, de l'embouchure du rio dos Mortes dans l'île Bananal jusque près de Salinas. A partir de ce point, ils s'éloignent quelque peu de l'Araguaya quoiqu'ils occupent le cours supérieur et inférieur de ses deux affluents, les rios Crixás et Peixe. Leur limite sud et est est marquée par une ligne imaginaire passant dans le voisinage des villages de Santa Leopoldina, Carretão, Pilar et São José de

[1]) EHRENREICH (4), p. 163.
[2]) *Diccionario historico, geographico*, etc., t. II, p. 134.
[3]) Id., t. II, p. 134.
[4]) KISSENBERTH (3), p. 36—44; KRAUSE (2), p. 403—404.
[5]) BETENDORF, p. 290.
[6]) (5), p. 169—172.

Tocantins et rejoignant Palma au nord. Ces Indiens poussaient autrefois leurs incursions jusqu'au confluent de l'Araguaya et du Tocantins.

Yuruna. — Lorsque K. VON DEN STEINEN[1]) descendit le Xingú, il trouva les Yuruna établis dans 5 grands villages qui s'élevaient sur les îles de ce fleuve. Il rencontra le premier d'entre eux sous le 8° 33′ de lat. S. et le dernier sous le 4° 34′. Les Yuruná vivaient autrefois beaucoup plus en aval. BETENDORF[2]) les indique comme étant la première nation que l'on rencontre à l'embouchure du Xingú, et, lors du voyage du prince Adalbert de Prusse[3]) en 1842, ils étaient concentrés entre le 3° et 4° de lat. S. Dans les dernières années du siècle passé, les Yuruna, attaqués à la fois par les Taconhapés et les Karajá et molestés par les Blancs, remontèrent vers le sud[4]). En 1915, les débris de cette nation ont émigré dans le sertão du Matto Grosso. Il en reste cependant un groupe près de la cachoeira de Jurucua[5]).

Taconhapés, Tukunapéua. (Syn.: *Péua*). — Suivant BETENDORF[6]), ces Indiens vivaient sur le Xingú à 14 jours de navigation de son embouchure. En réalité, le véritable domaine des Taconhapés n'est pas le Xingú, mais son affluent l'Iriry. D'après les traditions des Chipaya recueillies par NIMUENDAJÚ[7]), les Taconhapés venaient du bas Curuá et se sont établis ensuite sur l'Iriry. Au XIX[e] siècle, ils se sont avancés sur le Xingú[8]) et firent la guerre aux Yuruna jusqu'à ce qu'ils les eussent chassés du cours inférieur de ce fleuve. Ils furent à leur tour subjugués par les Blancs. K. VON DEN STEINEN[9]) trouva les débris de cette tribu cantonnés dans le village de Péua.

Aracajú. — Tribu tupi mentionnée par BETENDORF[10]) sur le Xingú. Elle vivait dans le sertão près de Cusary.

[1]) (1), chap. XVI et passim.
[2]) P. 116; cf. DANIEL, t. III, p. 172.
[3]) KLETKE, p. 590—685 passim.
[4]) STEINEN (1), p. 238.
[5]) *Diccionario historico, geographico*, etc., t. II, p. 134.
[6]) BETENDORF, p. 277.
[7]) (3), p. 398.
[8]) KLETKE, p. 608, 620—621, 654 et 685.
[9]) (1), p. 275.
[10]) P. 335.

Guahuara. — Ces Indiens qui, selon BETENDORF[1]), parlaient la lingua geral avaient une vingtaine d'aldées dans le bassin du Xingú.

Guayapi. — Indiens du bassin du Xingú parlant la lingua geral[2]).

Chipaya, Acipoya, Axipai, Juaicipoia. — Avant l'irruption des colons brésiliens c'est-à-dire à la fin du XIX[e] siècle, les Chipaya vivaient sur l'Iriry non loin de son embouchure dans le Xingu. Pour échapper à l'emprise des Blancs, ils émigrèrent sur le Curuá, affluent de l'Iriry dont ils occupèrent tout le cours supérieur. Aujourd'hui ils sont revenus sur l'Iriry et sont fixés dans les établissements que les Brésiliens ont fondés sur cette rivière[3]). La langue des Chipaya se rapproche beaucoup de celle des Yuruna avec lesquels ils sont étroitement apparentés au point de vue culturel[4]).

Curuaya, Curuahé, Curiaré, Curubaré[5]). — Ils vivent sur la rive droite du Curuá dans la région qui s'étend entre cette rivière et l'Iriry et qui est appelée Terra do Meio[6]). Leur langue se rapproche beaucoup de celle des Mundurukú[7]).

Manitsauá. — Ces Indiens sont concentrés en un seul village sur le rio Manitsauá-missú, affluent de gauche du haut Xingú[8]).

Auetô. — Ces Indiens ont leur village sur le bord d'une lagune qui s'étale sur la rive gauche du bas Kulisehu, à peu près sous le 12° 14' de lat. S.[9]).

Kamayurá. — Un peu plus au nord des précédents, on trouve les Kamayurá qui sont également établis auprès d'une lagune située à peu de distance de la rive gauche du Kuluëne[10]).

[1]) Id., p. 415.
[2]) BETENDORF, p. 115.
[3]) SNETHLAGE (3), p. 395—396.
[4]) KOCH-GRÜNBERG à la suite de l'article de E. SNETHLAGE (1), p. 611.
[5]) BETENDORF, p. 35.
[6]) E. SNETHLAGE (3), p. 396—398.
[7]) KOCH-GRÜNBERG à la suite de l'article de E. SNETHLAGE (3), p. 611.
[8]) STEINEN (1), p. 211.
[9]) STEINEN (2), p. 154.
[10]) STEINEN (2), p. 154.

Tupinambarana, Tupinambara, Tupinamba. — La région comprise entre l'embouchure du Madeira, le rio Canumá-mirim et l'Amazone, connue sous le nom d'Ilha dos Tupinambarânas, était occupée sur toute son étendue au début du XVII[e] siècle par des Indiens Tupinamba qui avaient émigré de la côte du Brésil[1]).

Mauhé, Maguaz, Magué, Mau-ari. (Syn.: *Arapium*)[2]). — En 1669 les Mauhé sont signalés au sud des Tupinambarana; ils habitaient sur les bords d'un lac auquel conduisait un igarapé qu'il fallait remonter pendant 2 ou 3 jours pour les atteindre. Ils possédaient trois villages qui s'élevaient à une courte distance les uns des autres[3]). MARTIUS[4]), qui les visita au début du siècle passé, nous donne sur leur situation les indications suivantes: »Une partie d'entre eux vivent au sud des établissements des Mundurukú sur le Tapajoz, dans la grande maloca d'Itaituba et au sud-ouest vers le Mataura, affluent du Madeira. Les plus civilisés sont cantonnés dans la grande île de Tupinambarâna. Ils habitent aussi les plaines qui s'étendent entre le Madeira et le rio Mauhé (Maué-assú).«

COUDREAU[5]) situe les Mauhé dans la région qui va de l'igarapé da Montanha jusqu'aux environs de Parintins et sur la rive gauche du Tapajoz à 1 ou 2 jours de marche vers l'intérieur. Ce voyageur ajoute que la force de la nation mauhé se trouvait dans l'Arapium et qu'il y en avait aussi dans le Tapacurá Mirim et surtout dans le Tracuá, dans l'Arichi, affluent du Tracuá ainsi que dans l'intérieur au sud sur l'igarapé du Tucunoa. Des Mauhé »bravos« existeraient encore au sud et au sud-ouest de l'igarapé da Montanha. NIMUENDAJÚ[6]) dans son récent voyage (1925) a trouvé les derniers Mauhé concentrés entre le rio Uaicurapá et le rio Mauhé au sud du rio Andira.

Mundurukú, Mundrucu, Moturicu. (Syn.: *Pari*). — Ces Indiens firent leur apparition sur le Tapajoz en 1770. Une quarantaine d'années plus tard, ils étaient maîtres de tout le bassin de ce

[1]) ACUÑA, p. 167—172; BETENDORF, p. 36; DANIEL, t. III, p. 175—176.
[2]) DANIEL, t. III, p. 170.
[3]) BETENDORF, p. 37.
[4]) P. 400.
[5]) (3), p. 24—25.
[6]) Lettre du 10 avril 1926.

fleuve depuis les premiers rapides jusqu'à un jour de route au-dessous du confluent de l'Arinos et du Juruena[1]). Alors que SPIX et MARTIUS[2]) purent voir les premiers représentants de cette nation dans les aldées de Bohim et de Santa Cruz, en 1895 COUDREAU[3]) dut remonter le Tapajoz jusqu'à l'ancienne mission de Bacabal pour rencontrer leur première maloca. A partir de ce point, elles se succédaient sans interruption jusqu'à Curapichi sur le haut Tapajoz. Le gros de la nation mundurukú était alors cantonné dans la région des affluents de droite du Tapajoz, principalement dans les Campos du Cururú-Caderiry. Sur le São Manoel, ils s'étendaient jusqu'en amont de la cachoeira de Sete Quedas. Sur la rive gauche du Tapajoz, ils avaient des établissements sur l'igarapé Bararaty et ils poussaient parfois leurs expéditions guerrières jusqu'au rio Canumá qu'ils gagnaient en descendant le rio Sucundury[4]). Aujourd'hui les Mundurukú ne sont plus que 100 à 120. Ils sont rassemblés le long du Paraná do Urariá, de Borba au rio Maué-assú[5]).

Apiaká, Apegaua, Apigava. — Le centre de la nation apiaká avait pour habitat dans les premières années du XIX[e] siècle le bassin de l'Arinos et du Juruena, un peu au-dessus du confluent de ces deux rivières. Quelques familles s'établirent ultérieurement sur le haut Tapajoz[6]). Pour échapper aux vexations des Blancs, une importante fraction de cette tribu émigra vers le nord-est du Tapajoz et vint se fixer près du rio São Manoel où elle parvint à garder son indépendance. Ce sont peut-être les descendants de ces fugitifs qui composent la tribu des Parabiteté sur lesquels on ne possède d'ailleurs que de vagues informations. KOCH-GRÜNBERG croit avoir trouvé les traces de ces Apiaká sauvages sur le bas Ronuro. Les Apiaká qui vivaient près du Salto Augusto sur le haut Tapajoz ont été exterminés il y a peu de temps par une expédition militaire dirigée contre eux[7]).

[1]) MARTIUS, p. 386; BATES, p. 177.
[2]) T. III, p. 1338.
[3]) COUDREAU (3), p. 165—166 et passim.
[4]) SPIX et MARTIUS, t. III, p. 1338.
[5]) Lettre de NIMUENDAJÚ du 10 avril 1926.
[6]) MARTIUS, p. 205. Tous les renseignements concernant la position et l'ethnographie des Apiaká qui se trouvaient épars dans la littérature ont été réunis et résumés par KOCH-GRÜNBERG (1).
[7]) *Diccionario historico, geographico*, etc., t. II, p. 135.

Parintintin. — Ces Indiens sur lesquels nous ne savons que peu de choses parlent un dialecte guarani presque pur. Ils sont signalés sur le haut Tapajoz et le São Manoel, au-dessus du Salto Augusto et de Sete Quedas. Comme les Parintintin du Madeira, ils sont peut-être une fraction de la nation cabahyba qui a été disloquée au début du siècle passé[1]).

Tapanhuna. — Ces Indiens qui, selon COUDREAU[2]), parleraient un dialecte proche parent de l'apiaká, sont signalés pour la première fois par GUIMARÃES[3]) qui les situe sur le rio do Peixe, affluent de droite de l'Arinos. COUDREAU[4]) leur donne pour habitat les Campos du rio dos Tapanhuna entre l'Arinos, le Paranatinga et le São Manoel.

Tapanhóanauhúm. — Les Tapanhóanauhúm sont cités par GUIMARÃES[5]) comme voisins des Tapanhuna sur le rio do Peixe. La similitude de leurs noms m'incline à croire que ces Indiens n'étaient qu'une fraction de cette dernière tribu, d'autant plus qu'au point de vue ethnographique ils paraissent avoir présenté les mêmes caractères extérieurs que les Apiaká.

Timaóna. — Ces Indiens vivaient sur le haut rio do Peixe dans le voisinage des précédents. Il n'est pas impossible qu'ils fissent également partie de la famille tupi-guarani[6]).

Raïpé-Chichi, Aïpo-Sissi. — Ces Indiens sont signalés par COUDREAU[7]) entre l'Arinos et le São Manoel. KOCH-GRÜNBERG[8]) est d'opinion qu'ils appartiennent à la famille tupi-guarani.

Kayabi. (Syn.: *Parua*). — D'après le peu que nous savons de ces Indiens, il semble qu'ils ont pour habitat le cours inférieur du rio Verde et les rives du Paranatinga en amont et en aval de son confluent avec le rio Verde[9]).

[1]) COUDREAU (3), p. 92; NIMUENDAJÚ (4), p. 209.
[2]) (3), p. 91.
[3]) P. 309 Cf. CASTELNAU, t. II, p. 307.
[4]) (3), p. 90—91.
[5]) P. 309—310.
[6]) Id., p. 310 et 312.
[7]) (3), p. 92.
[8]) (1), p. 358.
[9]) STEINEN (2), p. 392; MAX SCHMIDT (1).

Cabahyba, Cabaiva, Caa-ûva, Cauahipe. — Il ressort des recherches de NIMUENDAJÚ[1]) que les Cabahyba vivaient vers le début du XVIII[e] siècle dans l'intérieur du sertão à l'ouest et probablement aussi à l'est du haut Tapajoz. Au début du siècle passé ils se dispersèrent sous les attaques répétées des Mundurukú et cessèrent d'exister en tant que nation. A partir de cette époque, ils ne sont plus désignés que du sobriquet de Parintintin que leur donnèrent leurs adversaires. Ce nom est actuellement porté par différentes tribus indiennes dont plusieurs, telle celle des Parintintin du Madeira, sont vraisemblablement les descendants des anciens Cabahyba.

Parintintin. (Syn.: *Kawahíb, Kawahíwa*). — Suivant NIMUENDAJÚ[2]), les incursions de ces Indiens s'étendent sur une aire de 22000 km², dont les limites sont les suivantes: au nord et à l'ouest le Madeira, au sud le rio Machado, dès son embouchure jusqu'aux frontières du Matto Grosso, à l'est le rio Marmellos et son affluent oriental le rio Blanco, au nord le 6° 40′ de lat. S. environ.

Tupí. (Syn.: *Kawahíb*). — C'est également à NIMUENDAJÚ[3]) que nous devons la détermination exacte de la position de cette tribu. Ces Indiens sont divisés en 3 groupes: les Paranawát, les Wiraféd et les Takwatíb-Ériwahún. Les deux premiers groupes vivent sur le cours supérieur du Riozinho, affluent du Machado, et le dernier près de son confluent avec cette rivière. Sur les rios Anary et Machadinho, quelques Indiens appartenant à cette tribu sont également signalés. Leur habitat, l'analogie de leurs noms, quelques détails ethnographiques permettent de supposer que ces Tupi sont proches parents des Parintintin-Kawahíb et que, comme ces derniers, ils sont un débris de la nation cabahyba mise en déroute par les Mundurukú.

Les **Ntogapíd** du haut Madeirinha, affluent de gauche du rio Roosevelt, et la tribu parente des **Rama-Rama** ou **Ytangá** parleraient, suivant RIVET[4]), un dialecte tupi fort altéré, influencé par le katukina. NIMUENDAJÚ[5]) n'a pu recueillir d'eux qu'une courte

[1]) (4), p. 205—207.
[2]) (4), p. 201—203.
[3]) (5), p. 143—145 et (4), p. 274—276.
[4]) (6), p. 601.
[5]) (5), p. 143—145.

liste de mots et ce n'est qu'approximativement qu'il a pu établir leur situation.

La situation des tribus guarani du haut Amazone a été déterminée avec beaucoup d'exactitude par RIVET.[1]) Je reproduis ici ses indications à peu près intégralement.

Yurimagua, Zurimagua, Yoriman[2]). (Syn.: *Manicuri*)[3]). — »Le P. FRITZ indique une tribu de ce nom entre le Paraná de Cupea, bras oriental du delta du Yapurá et l'Amazone. Primitivement ces Indiens occupaient en effet le cours de l'Amazone depuis le Jutahý à l'ouest jusqu'au Purús au moins à l'est. Ils émigrèrent ensuite vers l'ouest, s'établirent sur les rives amazoniennes en amont du Putumayo, puis, fuyant, comme les Omagua, auxquels ils sont étroitement apparentés, les attaques portugaises, vinrent se fixer sur le Huallaga où un village, situé au confluent de ce fleuve et du Paranapura, porte leur nom».

Omagua. (Syn.: *Kampewa, Canga-Peba, Agua, Carari*[3]). — Ces Indiens vivaient dans les îles et sur les rives de l'Amazone depuis l'embouchure du Napo jusqu'à celle du Yuruá. Il y avait un îlot omagua un peu en amont de l'embouchure du Teffé. A la suite des attaques des Portugais, ils émigrèrent et vinrent fonder, un peu en aval de l'embouchure de l'Ucayali, un village qui porte leur nom.

Les limites assignées par RIVET aux territoires des Omagua sont parfaitement exactes en ce qui concerne le gros de la nation, mais elles ne correspondent pas à l'extension réelle de ces Indiens. En effet, les Omagua qui étaient de grands navigateurs, avaient fondé des colonies sur le haut Napo. Celles-ci nous sont signalées à plusieurs reprises dans MARONI[4]): le missionnaire Limon, par exemple,

[1]) (1), p. 151 et (4), p. 469 et 476.
[2]) ACUÑA, p. 144.
[3]) La province de Carari et de Manicuri, dont parlent ORTIGUERA (p. 321—322) et l'auteur de la *Jornada de Omagua y Dorado* (p. 429—430), correspond au point de vue géographique à celle des Omagua et des Yurimagua. — (l'île des Carari se trouve un peu en aval de l'embouchure du Napo, elle est à 100 lieues du confluent de l'Ucayali avec le Marañon, etc.) — Comme nous le verrons plus loin les renseignements ethnographiques que nous possédons sur les Carari et les Manicuri conviennent parfaitement aux Omagua. Le seul mot carari qui nous est donné par les deux chroniqueurs cités ci-dessus est celui de »pappa» qui signifie »chef». Ce nom est bien celui que les Tupi-Guarani donnent généralement à leurs caciques.
[4]) T. XXVIII, p. 177, 184 et 190.

définit la province des Omagua de la façon suivante: »Elle est située, dit-il, entre les rios Aguarico et Orellana, depuis le défilé d'Eno appelé communément Quebeno jusqu'au confluent des deux fleuves cités». Plus loin il est dit »qu'à une journée de voyage en remontant l'Aguarico on trouve une lagune appelée Cocaya ou Taricaya où vivent des Omagua». Dans ce même passage est répétée l'assertion que les Omagua s'étendaient autrefois jusqu'à la quebrada de Quebeno. Parmi les Indiens de l'Aguarico évangélisés par les PP. Ferrer et Arnulfini, figurent entre autres les Omagua. LAUREANO DE LA CRUZ[1]) rapporte qu'il a rencontré sur le Napo une flotille d'Omagua de l'Amazone qui remontaient le fleuve pour aller faire la guerre aux Encabellados. Ce simple fait confirme les témoignages cités plus haut où il est fait allusion à la présence d'Omagua établis sur le haut Napo.

Omagua Yeté ou **Yeté.**[2]) (Syn.: *Ariana*). — Les Indiens Yeté qui avaient leurs villages sur le haut Tiputini n'étaient qu'un groupe d'Omagua qui était établi autrefois sur le Napo, près de son confluent avec l'Aguarico. Emmenés en esclavage par les Espagnols et installés de force près de l'embouchure du rio Sunu, ils s'enfuirent sur le Tiputini où ils formèrent une tribu indépendante connue sous le nom d'Omagua Yeté ou de Yeté, bien que ce dernier nom ne fût que celui d'un de leurs quatre groupes appelés respectivement Anapia, Macanina, Yhuata et Yeté. Au milieu du XVIII^e^ siècle, les Yeté vinrent rejoindre le gros de la nation omagua dans la mission de San Joaquim, mais ne tardèrent pas du reste à regagner leur patrie.

La présence de cette tribu sur le Tiputini explique l'origine des éléments guarani que RIVET[3]) a découvert dans le záparo.

Cocama. (Syn.: *Ucayales*). — Ces hardis pirates habitaient sur les bords du bas Ucayali et en particulier autour d'une grande lagune, la grande Cocama, sur la rive gauche de ce fleuve. On les rencontrait et on les rencontre aujourd'hui encore autour du village de Nauta, sur la rive gauche de l'Amazone, en face du confluent de l'Ucayali.

[1]) P. 79.

[2]) Pour les faits concernant les Yeté exposés dans ce paragraphe, cf. MÉTRAUX (1), p. 36—41.

[3]) (2), p. 146—147.

Cocamilla. — Les Cocamilla avaient pour habitat le bas Huallaga. Ils constituaient probablement une colonie cocama sur ce fleuve. Nous savons par FIGUEROA[1]) que ces Indiens faisaient chaque année des incursions chez leurs voisins pour les piller. Leur itinéraire était le suivant: ils descendaient l'Ucayali, remontaient le Marañon jusqu' à son confluent avec le Huallaga. Arrivés là, ils s'engageaient dans cette dernière rivière ou continuaient leur course sur le Marañon.

Xibitaona. — Ces Indiens qui vivaient près de la ville de Santiago sur le rio du même nom, parlaient, selon FIGUEROA[2]), la même langue que les Cocama. Les affinités de ces deux langues auraient été démontrées lorsqu'au cours du voyage du P. Gaspar, l'interprète xibitaona qu'il avait avec lui put s'expliquer sans difficulté avec les Cocama. Comme aucun autre chroniqueur ne nous parle de cette prétendue parenté, c'est sous toute réserve qu'il convient d'accepter le témoignage du P. FIGUEROA.)

Les tribus tupi-guarani établies sur la rive gauche de l'Amazone sont peu nombreuses et semblent s'y être fixées à la suite de migrations qui ne sont peut-être pas très anciennes.

Pariana. — FIGUEROA[3]) considère les Pariana comme des parents des Omagua. Ils sont cités par ACUÑA[4]) parmi les nations du Putumayo et le P. FRITZ les indique dans sa carte sur la rive gauche de ce fleuve près de son embouchure.

Miránya. (Syn.: *Boro*). — Comme je le démontrerai plus loin, cette tribu ne semble pas être d'origine guarani bien que sa langue contienne bon nombre de radicaux tupi dont la présence peut d'ailleurs s'expliquer par l'influence de la lingua geral. Les Miránya ont leur centre sur le rio Kahuinarï, mais on les rencontre aussi dans toute la région comprise entre le Yapurá et le rio Igára-paraná, des sources du rio Kahuinari aux éminences de Futahi.[5])

[1]) P. 99.

[2]) FIGUEROA, p. 100.

[3]) P. 187.

[4]) P. 124.

[5]) WHIFFEN, carte ethnique, p. 58; RIVET (4), p. 467.

Sur les affluents de gauche de l'Amazone entre le Rio Negro et le Parú, vivaient ou vivent encore un grand nombre de tribus que MARTIUS[1]) range dans la famille tupi-guarani sans en avoir de preuves formelles, uniquement en raison de sa tendance à voir des Tupi un peu partout. Les seules parmi ces tribus qui semblent avoir réellement parlé un dialecte tupi sont les suivantes:

Apanto, Apoto. — ACUÑA[2]) qui mentionne le nom de ces Indiens assure qu'ils parlaient la lingua geral. Il ajoute qu'ils vivaient au-dessous des Condurizes ou Conuris qui, comme nous le savons, étaient fixés sur le rio Yamundá.

Pauxi. — Selon BETENDORF[3]) les Indiens chez lesquels se forma cette mission parlaient la lingua geral. BERNARDINO DE SOUZA[4]) affirme que les Paeci du rio Trombetas sont leurs descendants. Quelques savants, dont RIVET,[5]) classent ces Indiens parmi les Carib.

Uara-guaçú. (Syn.: *Araguajú*). — Leur origine guarani est mise hors de doute par le vocabulaire que MARTIUS[6]) a pu recueillir de leur bouche. Ce savant ne nous indique pas leur situation exacte. Peut-être les Uara-guaçú ne sont-ils autres que ces Indiens dont BETENDORF[7]) omet de donner le nom, mais dont il dit qu'ils parlaient la lingua geral et qu'il place non loin de la mission d'Urubuquara, entre le Parú et le Gurupatúba.

Paikipiranga. — RIVET[8]) met ces Indiens au nombre des Tupi-Guarani. Ils vivent près des sources du Maracá, affluent de gauche du bas Amazone.

Les seuls Tupi-Guarani qui aient pénétré en Guyane sont les Oyampi et les Émerillon. Leur émigration dans cette région a eu lieu vers le milieu du XVIII[e] siècle.[9])

[1]) P. 706—710.
[2]) P. 176.
[3]) P. 124—125.
[4]) P. 234.
[5]) (6), p. 660.
[6]) P. 708.
[7]) P. 340.
[8]) (6), p. 690.
[9]) MÉTRAUX (1), p. 29—35.

Oyampi, Aiapí, Uajapí, Oaiapí. — Les Oyampi, lors des voyages de CREVAUX[1]) et de COUDREAU[2]), décimés par une épidémie de variole, n'occupaient plus qu'une partie du vaste territoire qu'ils possédaient quarante ans auparavant.

En 1842, époque à laquelle leurs migrations prirent fin, ils étaient les maîtres du massif oriental des Tumuc-Humac et de tout le cours de l'Oyapock, de ses sources jusqu'à l'embouchure du Camopi. Ils étaient concentrés le long des grands affluents de cette rivière tels que le Jaoué, le Yaroupi, le Crouatou et l'Eureupoucigne qui fut pendant longtemps le quartier général de toute la nation.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, les débris de la nation oyampi étaient cantonnés principalement dans la partie des Tumuc-Humac comprise entre le cours supérieur du Kouc, les sources de l'Oyapock et l'un de ses affluents de droite, la Moutaquouère. On comptait là 7 à 8 de leurs villages; deux d'entre eux, ceux d'Acara et de Caolé, constituaient la plus grande agglomération de la région. Sur l'Oyapock, ils n'avaient plus que 3 à 4 établissements sans grande importance; le premier en remontant se trouvait un peu en-dessous de l'embouchure du Camopi, près de la crique d'Aramantaba. Par contre, il ne restait plus trace de leurs anciens établissements sur le Yaoué, le Crouatou, le Yaroupi, l'Eureupoucigne, la Motoura et l'Ingarari. A l'heure actuelle quelques Oyampi se maintiennent encore sur la ligne de partage des eaux de l'Amazone et du Maroni. On les rencontre de préférence du côté de l'Oyapock.[3])

Émerillon.[4]) — Ces Indiens vivaient à la fin du XIX[e] siècle sur le bas Camopi, en aval de l'Iripi, sur les hautes branches de l'Approuague, sur le haut et moyen Inini, sur le haut Ouaqui, le haut Coureni et le haut Araoua. Autrefois ils s'étendaient à l'ouest jusqu'à l'Ouanani, affluent du Maroni, et au sud jusqu'aux sources du Camopi; ils furent chassés de ces territoires par les Roucouyenne et les Tayra au XVIII[e] siècle.[5]) Aujourd'hui les Émerillon sont concentrés dans la région peu connue comprise entre le Camopi, l'Araoua

[1]) Passim.
[2]) (2), passim.
[3]) Ces renseignements m'ont été aimablement communiqués par M. J. LOMBARD qui a parcouru une grande partie de la Guyane française.
[4]) COUDREAU (2), p. 156, 592—596.
[5]) COUDREAU (2), p. 559; TONY, p. 218.

et le haut Approuague. Quelques groupes de ces Indiens sont restés sur le haut Ouaqui d'où ils se rendent chez les Roucouyenne. D'une façon générale ils ont tendance à se diriger vers le sud.[1])

Calayoua, Calayona. — Ces Indiens vivaient sur le versant méridional des Tumuc-Humac dans le voisinage des Oyampi. Ils parlaient un dialecte tupi-guarani qui différait fort peu de celui de leurs voisins. Cette similitude était si grande que CREVAUX[2]) les considère comme un groupe de cette nation qui aurait reçu un nom différent en raison de leurs rapports avec les Brésiliens. Ils formaient, suivant COUDREAU,[3]) l'arrière-garde des Oyampi lors de leurs migrations. Ce même auteur leur donne plus loin le nom de Caicouciane qui est celui d'une ancienne tribu de la Guyane située au confluent de l'Araoua et de l'Ouaqui[4]) et dont la langue au dire du P. FAUQUE[5]) était un dialecte carib. A l'époque où COUDREAU les visita, les Calayoua étaient en voie de disparaître. De toute la région qu'ils occupaient autrefois entre le Kouc, les sources de l'Araguary et le haut Yari, ils ne possédaient plus que trois villages insignifiants. Quelques-uns d'entre eux vivaient sur le Yari entre les grandes chutes et sur le bas Parú.[6])

Caripoune, Calipourn. — Parmi les Indiens du bas Oyapock, COUDREAU[7]) cite les Caripoune qui n'étaient plus qu'une vingtaine à l'époque où il écrivit. Il nous confirme l'assertion de BARRÈRE[8]) au sujet de leur langue qui était un dialecte guarani.

[1]) Ces indications, comme les précédentes, m'ont été communiquées par M. J. LOMBARD.

[2]) CREVAUX, p. 229; COUDREAU (2), p. 369.

[3]) (2), p. 310.

[4]) FROIDEVAUX, p. 34.

[5]) *Lettres édifiantes et curieuses* etc., t. VII, p. 377—378.

[6]) COUDREAU (2), p. 310, 369, 525—529; CREVAUX, p. 126 et 229.

[7]) (2), p. 378.

[8]) P. 239.

IV.

Tribus tupi-guarani méridionales.

Guarani. (Syn.: *Carijo, Cario, Chandul*). — Au XVI[e] siècle, les Guarani étaient établis sur toute la côte de l'Atlantique, depuis la Barra de Cananea jusqu'à Rio Grande do Sul.[1]) Les rives de la Lagoa dos Patos étaient habitées par la puissante nation des Arechan.[2]) Une tribu guarani dont il est difficile d'estimer l'importance était enclavée au milieu des nombreuses peuplades du Río de la Plata. TORRES[3]), qui a réuni les indications fournies par les vieux auteurs au sujet de ces Guarani, leur attribue la possession des îles du bas delta du Paraná et de la rive droite de ce fleuve jusqu'au fort de Sancti Spíritus, soit à peu près jusqu'au Carcarañia. Il est à peu près certain qu'ils s'étaient également fixés dans l'île de Martín García et sur la côte de l'Uruguay dans la région de Martín Chico ou de San Lazaro jusqu'au San Salvador.[4]) Des découvertes archéologiques ont pleinement confirmé les assertions des anciens voyageurs. Les Guarani du delta du Paraná sont appelés Chandris dans la lettre de RAMÍREZ.[5])

En remontant le Paraná, Cabot ne rencontra de nouveau les Guarani qu'au confluent du Paraná et du Paraguay, dans la région de Santa Ana où s'éleva plus tard la mission d'Itaty.[6]) A partir de ce point, que l'on suivît le cours du Paraná ou celui du Paraguay, les villages guarani se succédaient sans interruption le long des deux rives si l'on remontait le Paraná et sur la rive gauche seulement si l'on prenait la voie du Paraguay. Les incursions des Agaz et peut-être aussi des autres indigènes qui vivaient sur le cours inférieur du Paraguay semblent avoir tenu les Guarani éloignés de l'embouchure de ce fleuve. Ce n'est que lorsqu'ils eurent dépassé de beaucoup le domaine des Agaz que les compagnons de Cabot[7]) et SCHMIDEL[8])

[1]) SOARES DE SOUZA, p. 104; DÍAZ DE GUZMÁN, p. 24.

[2]) DÍAZ DE GUZMÁN, p. 22.

[3]) P. 240. Cf. aussi SERRANO et LAFONE-QUEVEDO.

[4]) Voir entre autres OUTES (2) et (3).

[5]) MEDINA, t. I. p. 449.

[6]) MEDINA, t. I p. 452.

[7]) MEDINA, t. I. p. 453—454.

[8]) P. 43.

trouvèrent le premier village des Cario qui s'élevait à proximité de l'endroit où fut fondé Asunción. Au nord de cette ville toute la rive gauche du Paraguay était occupée par les Guarani jusqu'à Puerto (Guayuiaño ou Puerto Itatin[1]) qui doit à sa position sur les confins septentrionaux de ces Indiens le nom de Frontera[2]) qui apparaît souvent dans les récits de l'expédition de NÚÑEZ CABEZA DE VACA. SCHMIDEL[3]) évalue à 12 lieues la distance de ce village au cerro San Fernando (21° 30′ lat. S.). Cette indication permet de le situer environ dans le voisinage de l'embouchure du rio Apa. C'est là que s'étendait autrefois le pays des Itatin où les Jésuites élevèrent les deux missions de Santa Maria de Fe et de San Ygnacio sur les confins de leur république. Santa Maria de Fe était située un peu au sud au confluent du rio Corrientes (rio Apa) et du Paraguay, San Ygnacio à peu de distance de ce dernier endroit.[4]) La concordance de tous ces faits permet de considérer le rio Corrientes comme la limite extrême des Guarani dans le bassin du rio Paraguay.

Au nord du rio Apa se trouvaient également quelques groupes de Guarani isolés. SCHMIDEL[5]) parle d'un village cario situé dans l'intérieur des terres à 4 jours de distance des Suruchakuiss (Puerto de los Reyes) et d'autres Guarani étaient établis tout près des Xarayes avec lesquels ils étaient en lutte constante.[6]) Aucun document ne permet de reconstituer la zône d'extension des Guarani vers le nord-est. Elle ne devait probablement pas dépasser la serrania de Amambay, ni la serra de Mbaracayú. Nous savons que des Guarani vivaient non loin de l'ancienne ville de Xeres sur le haut Miranda.[7])

C'est cependant dans le bassin du Paraná que la population guarani semble avoir été la plus dense. La province de la Guayrá était particulièrement célèbre par le nombre de ses habitants. Au dire de DÍAZ DE GUZMÁN,[8]) le Paraná aux environs de S. Paulo, les plaines, les montagnes et les berges des fleuves regorgeaient d'Indiens guarani. NÚÑEZ CABEZA DE VACA,[9]) dans sa marche de Santa Catharina au Paraná et MONTOYA[1]) au cours de ses voyages d'évangélisation rencontrèrent partout des villages sur tous les affluents du Paraná tels que le Paranapanéma et ses affluents, le Pirapo et le Tibagý, ainsi que sur le Piquirý et l'Ivahý. Sur le haut Paraná, les Guarani étaient séparés des Tupi par le Tieté.[2])

Au sud les antiques frontières des Guarani sont marquées par la ligne des missions élevées par les Jésuites dans la province de Tapé, nom qui était donné autrefois à la région montagneuse connue aujourd'hui sous celui de Serra geral. Remarquons que toutes ces réductions furent fondées au nord ou sur la rive droite du rio Jacuhy et Ibicuhy[3]). LOZANO[4]) assure que le rio Jacuhy marquait la frontière des Tapé et que la mission d'Yapeyú à l'embouchure de l'Ibicuhy était la première que l'on rencontrait après avoir traversé la terre des barbares Yaro et Charrua.

La région montagneuse qui s'étend entre l'Uruguay et le Paraná (laguna Iberá) était peuplée par des tribus dont on trouve l'énumération dans LOZANO[5]) et dont aucune ne semble avoir été guarani.

Bien que tous les Indiens qui habitaient le territoire que je viens de délimiter soient généralement désignés du nom collectif de Guarani ou Cario, les Espagnols donnèrent à différents groupes des noms distincts tirés soit de celui de la localité où ils étaient cantonnés, soit de celui de quelque cacique. Ainsi nous avons vu que ceux qui vivaient au sud du rio Apa s'appelaient Itatin et ceux qui peuplaient la Serra geral, Tapé. Les Tobatin étaient les Indiens de San Estanislao et de San Joaquin,[6]) les Guarambaré ceux de l'Ypané,[7]) les Taioba ceux de l'Ivahý,[8]) les Itirambeta ceux de Tibagý[9]) et les Tucuti ceux du rio Pirapo, etc.[10])

Il serait erroné de croire que les Guarani occupaient toute cette région à eux seuls. Parmi eux vivaient d'autres Indiens qu'ils désignaient du nom collectif de Guayana. Ceux-ci ne possédaient pas

[1]) NÚÑEZ CABEZA DE VACA, t. I, p. 266; DÍAZ DE GUZMÁN, p. 119.
[2]) DÍAZ DE GUZMÁN, p. 46; SCHMIDEL, p. 79.
[3]) P. 48.
[4]) AZARA (1), t. II, p. 322—324, et (2), p. 80—84.
[5]) P. 60.
[6]) SCHMIDEL, p. 63; NÚÑEZ CABEZA DE VACA, t. I, p. 294, 303 et 310.
[7]) LOZANO, t. I, p. 101.
[8]) P. 28.
[9]) T. I, chap. VI—XIV.

[1]) (2), passim.
[2]) DÍAZ DE GUZMÁN, p. 139.
[3]) Pour la situation exacte des anciennes missions, consulter AZARA (1), t. II, chap. XVI et (2), Viaje 3.
[4]) T. I, p. 32; t. I, p. 41—42.
[5]) Id., t. I, p. 49; SCHMIDEL, chap. XVII et XVIII.
[6]) DOBRIZHOFFER, t. I, p. 62.
[7]) TECHO, t. II, p. 283.
[8]) Id., t. III, p. 157.
[9]) Id., t. III, p. 154.
[10]) Id., t. III, p. 184.

cependant de territoire déterminé; ils étaient épars dans toute cette région dont ils constituaient la couche de population la plus ancienne. Ce n'est que sur le cours moyen de l'Iguassú qu'ils formaient une masse compacte.[1])

Au milieu du XVII[e] siècle, les Guarani du nord furent refoulés vers le sud jusqu' à l'Ypané par les Mbaya Guaykurú.

Caingua, Kaigua, Caagua. (Syn.: *Monteses*).[2]) — Au début du siècle passé, les Caingua ou Caagua habitaient les sources du rio Igatimí et s'étendaient vers le nord dans la direction du haut Miranda. Selon RENGGER[3]) et DEMERSAY,[4]) leurs bandes les plus septentrionales ne dépassaient pas le cerro Pyta dans la Cordillère de San José, près des sources de l'Ypané. Ils étaient également signalés sur les bords du rio Jejuy et de l'Aguaray Guazú ainsi que dans les environs des villes de Curuguaty, San Joaquin et San Estanislao. Un grand nombre d'entre eux étaient concentrés entre les rios Monday et Acaray et sur la rive droite du Paraná.[5]) Suivant les régions où ils se trouvaient, ils recevaient des noms distincts. Ceux qui vivaient près des sources de l'Ypané étaient appelés Caaygua. Le nom de Carima était réservé à ceux qui habitaient la serra de Mbaracayú et celui de Taruma à ceux qui étaient établis à l'est d'Yhú et de San Estanislao.[6]) AZARA[7]) donne le nom de Guayana à des Indiens dont les uns étaient guarani et les autres pas. Les Guayana guarani avaient pour habitat la rive droite du Paraná entre les rios Guarapay et Monday et la rive gauche depuis Corpus jusqu'à l'Iguassú.

Aujourd'hui les Caingua occupent à peu près le même territoire qu'il y a un siècle. Seuls ont changé les noms donnés aux différents groupes de cette nation. Celui de Chiripá est réservé aux Indiens qui ont leurs tolderias sur les deux rives du Paraná, depuis le Salto de Guayrá jusqu'à Villa Azara. Les Caingua proprement dits sont ceux qui vivent entre le rio Acaray et les villes de Jesús et de Trinidad dans le Paraguay et dans la région de Corpus, dans le territoire argentin de Misiones.[8]) Des Guayana parlant guarani habitent

[1]) DÍAZ DE GUZMÁN, p. 22 et 27.
[2]) AZARA (2), p. 407.
[3]) P. 103.
[4]) T. I, p. 329.
[5]) DOBRIZHOFFER, t. I, p. 66 et suiv.
[6]) RENGGER, p. 104; DEMERSAY, p. 330 t. I.
[7]) (2), p. 406, cf. DEMERSAY, t. I, p. 329—330.
[8]) VOGT (2), p. 201—202 et p. 220; cf. carte.

encore près de l'embouchure du Pirapyta. AMBROSETTI[1]) cite en outre les tribus des Apuitéré et des Baticóla ou Baaberá dont il ne donne pas l'emplacement.

Apapocúva. — Ces Indiens habitaient au début du siècle passé sur la rive droite du bas Igatimí. En 1870, ils émigrèrent vers la côte de l'Atlantique. Après diverses vicissitudes ils furent conduits en 1910 dans la réserve d'Araribá. Quelques-uns d'entre eux sont encore établis sur l'Igatimi. On en trouve également sur le rio das Cinzas dans l'État de Paraná, d'autres dans le Matto Grosso, à Potrero Guaçu et enfin quelques-uns à l'embouchure de l'Ivahy.[2])

Tañyguá. — les Tañyguá vivaient autrefois près du Paraná, non loin de l'embouchure de l'Igatimí. Ils émigrèrent en 1820 vers la côte de l'Atlantique. Ils atteignirent le littoral où ils obtinrent l'autorisation de s'installer entre le rio do Peixe et le rio Itariry.[3])

Oguaiva. — Ils étaient établis autrefois près de la serra de Mbaracayú. Ils émigrèrent vers l'est en 1830 et furent en 1912 cantonnés dans la réserve d'Araribá. Une partie d'entre eux put se fixer sur la côte parmi les Tañyguá.[4])

Les autre Guarani de l'État du Paraná et du Matto Grosso sont:

Les **Cheiru** de l'embouchure de l'Igatimí et de Ligeiro dans l'État de Rio Grande do Sul; les **Avahuguai** du rio Dourados; les **Paiguaçú** du rio Curupaynã; les **Yvytyiguá** qui vivent en face de la serra do Diabo; les **Avachiripá** sur la rive gauche du Paraná. Toutes ces tribus sont classées sous le nom de **Caiuá** (Kayguá). Les autres, Apapocúva, Cheiru, Tañyguá et Oguaiva, sont appelées Guarani.[5])

Aré (Syn.: *Yvaparé*, *Śeta*[6]), *Botocudo*) — Vivaient autrefois dans la région du Cerro Ypehú près de la frontière paraguayo-brésilienne.

[1]) (1), p. 663.
[2]) NIMUENDAJÚ (1), p. 286 et 290—293.
[3]) Id. (1), p. 287—289.
[4]) Id. (1), p. 289—290.
[5]) Id. (1), p. 293. Cf. carte ethnique de IHERING (4).
[6]) Les Aré se donnent à eux-mêmes le nom de Śeta, comme M. LOUKOTKA a eu l'obligeance de me l'indiquer.

Ils émigrèrent à une date inconnue vers l'Atlantique qu'ils ne purent atteindre. Leurs descendants vivent encore dans les forêts du bas Ivahy. Ils sont nomades et souvent en butte aux persécutions des Kaingýn. Les Brésiliens les appellent à tort Botocudo.[1])

Guayaki, Guayagui, Guachaguí.[2]) — Malgré leur vie errante, les Guayaki semblent parcourir la même aire qu'au XVIII[e] siècle, époque à laquelle ils sont signalés et décrits pour la première fois. LOZANO[3]) les situe en effet près d'Ibaroti, non loin de l'ancien emplacement de la mission de Jesús, DOBRIZHOFFER[4]) sur les rives du rio Monday et HERVAS[5]) au nord de la mission de Jesús.

Aujourd'hui on peut leur assigner comme habitat la région boisée qui s'étend entre le 25° et le 27° de lat. S. et qui est comprise entre le plateau de San Joaquin au nord, le Paraná à l'est, la sierra de Villa Rica à l'ouest et les missions de Jesús et Trinidad au sud.[6])

[1]) NIMUENDAJÚ (1), p. 359 et 293.

[2]) Si les Caaigua de DEL TECHO (t. IV, p. 85) sont réellement les Guayaki, il faudrait admettre qu'ils ont quitté à la fin du XVII[e] siècle la région comprise entre l'Uruguay et le Paraná où DEL TECHO situe ses Caaigua, ce qui est peu probable. Il n'est pas exclu cependant que ces Caaigua aient formé une fraction aujourd'hui disparue de ces mêmes Indiens. Ces Caaigua doivent être plutôt identifiés aux Gualaches de CHARLEVOIX (t. II, p. 251). L'habitat de ces deux tribus semble correspondre assez bien.

[3]) T. I, p. 415.

[4]) T. I, p. 142—143.

[5]) T. I, p. 195.

[6]) HITTE, p. 10—11; VOGT (1), p. 30—31.

V.

Tribus tupi-guarani du versant des Andes et de la Bolivie orientale.

Chiriguano. (Syn.: *Abas, Cambas, Tembetas*). — Le P. NINO[1]) délimite de la façon suivante le territoire occupé autrefois par les Chiriguano: au nord, dit-il, ils s'étendaient jusqu'à la province de Sara en Bolivie, au nord de Santa Cruz; au sud, leurs limites correspondaient à la frontière argentine actuelle; vers le sud-ouest ils s'avançaient jusqu'aux portes de Tarija, à l'ouest jusqu'au territoire de Tarabuco et à l'est jusqu'à la colonie de Carandaiti. Dans le Chaco, de nos jours, ils ne dépassent pas au nord le village d'Abapó et au sud Yacuiba (entre le rio Pirai et le rio Grande). La limite de leur extension vers l'ouest est marquée par le Pilcomayo et le village de Monteagudo et vers l'est par Carandaiti. Leur territoire a donc une longueur de 100 et une largeur de 40 lieues.

Ajoutons que quelques Chiriguano vivent dans la mission de Santa Rosa au nord de Santa Cruz de la Sierra et qu'un groupe de ces mêmes Indiens après leur dernière révolte s'est réfugié dans le Chaco.[2])

Chané. (Syn.: *Tapui*) — Il y a des villages chané sur le bas Itiyuro en Argentine, à Caipipendi près du Pilcomayo, sur le bas Parapiti et non loin d'Itau au sud du Pilcomayo.[3])

Tapieté. (Syn.: *Yanaygua*). — La tribu guaranisée des Tapieté vit dans le voisinage des Chiriguano, entre le Pilcomayo et le Parapiti.[4])

Guarayú. (*Itatin*). — Ils vivent entre le rio San Miguel et le rio Blanco. Ils sont aujourd'hui réunis dans les missions de Yotáu,

[1]) P. 4—5.

[2]) NORDENSKIÖLD (12), p. XV.

[3]) NORDENSKIÖLD (12), p. XIV.

[4]) NORDENSKIÖLD (2).

Ascensión, S. Pablo, Urubichá et Yaguarú.[1]) Le nom d'Itatin qu'ils portaient au XVI[e] siècle, ainsi que d'autres documents historiques indiquent qu'ils avaient leur origine dans la province d'Itati, au nord du Paraguay.[2])

Pauserna. (Syn.: *Guarayú, Itatin*). — Ces Indiens ne sont que des Guarayú à l'état indépendant ou semi-indépendant. Ils étaient établis autrefois sur le rio Paraguá, affluent de l'Iténez et sur le rio Tarbo, affluent du Paraguá. Les mauvais traitements que leur infligèrent les chercheurs de caoutchouc les contraignirent à émigrer sur le rio Verde.[3])

Siriono. — Ils occupent une aire qui est bien loin de correspondre à leur importance numérique. Selon NORDENSKIÖLD (4), on les rencontre entre le rio Ichilo et le rio Grande et entre celui-ci et le rio San Miguel dans la région appelée Monte Grande. Leurs bandes parcourent les forêts qui s'étendent autour des missions des Guarayú, sur le rio Blanco. Ils ont été signalés près de Carmen et de Baures, près du rio Guaporé, sur les affluents du Machupo, sur le rio Ivary ainsi qu'entre le Béni et le Mamoré.

---

[1]) BURELA, p. 452, CARDÚS, passim.
[2]) MÉTRAUX (1), p. 19—20.
[3]) BURELA, p. 454.

Carte 4. Situation des tribus tupi-guarani.
Les tribus dont le nom est souligné de deux traits sont celles qui ont été «guaranisées».

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DES TRIBUS TUPI-GUARANI.

La Civilisation matérielle des tribus tupi-guarani.

Pour étudier la civilisation matérielle des tribus tupi-guarani j'avais le choix entre plusieurs méthodes qui toutes présentaient des avantages. Ainsi, par exemple, j'aurais pu examiner l'une après l'autre la culture propre à chacune des peuplades ou des nations faisant partie de cette famille linguistique. Ce plan aurait permis au lecteur d'embrasser en peu de temps l'ensemble de nos connaissances sur chaque tribu guarani. Il aurait été également possible de grouper ces Indiens, comme MARTIUS l'a fait, suivant les régions qu'ils habitent et de les étudier en partant d'un point de vue purement géographique. L'adoption de l'une de ces deux méthodes m'aurait éloigné du but que je me suis proposé en écrivant ce livre qui est de définir la civilisation commune à toutes les nations parlant le guarani. Pour faciliter mes recherches, j'ai préféré traiter la civilisation de ces Indiens comme s'ils ne formaient qu'une seule et même nation, c'est à dire que pour chaque forme de leur activité industrielle, j'ai parlé de l'ensemble des tribus de cette race. Ce plan nous permet de voir sur-le-champ si un élément culturel est le bien commun de tous les Tupi-Guarani ou s'il est l'apanage particulier de quelques tribus seulement.

Si, dans chaque chapitre, je me suis arrêté de préférence à la description des objets ou des techniques des Tupinamba, c'est d'une part en considération de l'antiquité et de l'excellence de nos sources en ce qui concerne ces Indiens, et de l'autre pour mieux faire connaître une nation dont l'étude a été généralement négligée par les ethnographes.

On sera peut-être surpris de ne pas trouver dans les comparaisons que je vais établir le nom de plusieurs tribus énumérées dans la première partie de cet ouvrage. Ce silence tient soit à l'insuffisance de notre documentation, soit au fait que je considère ces tribus comme ayant été guaranisées et devant faire par conséquent l'objet d'une étude à part.

Au cours de ce travail je me sers souvent des points cardinaux

pour désigner la distribution de certains objets. Selon qu'un élément culturel me semble être propre à la région andine, aux Guyanes, au bassin amazonien, à la région du haut Amazone et de ses affluents, au Chaco ou à la Patagonie, je qualifie sa répartition d'ouest, de nord, d'est, de nord-ouest et de sud. Cette classification est tirée des cartes dressées par le professeur E. NORDENSKIÖLD dont j'ai adopté en grande partie la méthode.

VI.

Habitation.

Les villages des Tupinamba étaient situés sur des collines exposées aux vents, dans le voisinage d'un cours d'eau et de terres cultivables.[1]) Ils se composaient de 4 à 7 maisons[2]) disposées autour d'une place quadrangulaire[3]) sur laquelle se déroulait la vie sociale et religieuse du groupe. Des piquets étaient plantés tout autour de cette sorte de forum pour y suspendre les hamacs dans lesquels les anciens se couchaient pour tenir conseil,[4]) comme cela était la coutume il y a quelques années encore chez les Mundurukú.[5]) Le village comptait habituellement de 5 à 600 habitants.[6])

Les maisons qui étaient quadrangulaires (*fig. 1*), semblent avoir eu des dimensions considérables car elles étaient destinées à abriter une grande famille composée d'un grand nombre de familles. Certains auteurs évaluent leur longueur à plus de 200 m. tandis que d'autres l'estiment à 50 m. La vérité est probablement entre ces deux chiffres extrêmes. A mon sens, la maloca tupinamba devait avoir une longueur moyenne de 100 m. et une largeur oscillant entre 10 et

[1]) SOARES DE SOUZA, p. 310; STADEN, part. II, chap. IV.

[2]) STADEN, id.: 7 huttes; GANDAVO, p. 49: 7 à 8 huttes; CLAUDE D' ABBEVILLE, fol. [illegible] 4 huttes; VAAS DE CAMINHA, p. 180, l: 9 à 10 huttes.

[3]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 181 v. »Ces loges sont de vingt six, & trente pieds de large, & longues de deux trois, quatre & cinq cens pas, selon le nombre de celle qui y demeurent: estant disposées en forme de cloistre, c'est-à-dire en carre, comme la place Royalle de Paris: tellement qu'il y a au milieu une belle grande place. Les quatre loges ainsi ordonnées avec la place du milieu font un village dont les uns sont plus grands que les autres.«

[4]) SOARES DE SOUZA, p. 325—326; CLAUDE D' ABBEVILLE, fol. 329. SOARES DE SOUZA (p. 336) assure que la place d'exécution était située hors du village. Là se dressaient deux poteaux pourvus d'un orifice dans lequel était passée la corde qui maintenait le captif destiné à être sacrifié.

[5]) TOCANTINS, p. 102.

[6]) LÉRY, t. II, p. 195 et CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 185 v.

16 m.[1]) Selon STADEN[2]) sa hauteur était de 4 m. Les maisons des Tamoyo étaient plus grandes que celles des autres nations tupi de la côte.[3])

La charpente de ces huttes était formée par des troncs d'arbres relativement gros qui étaient fichés en terre à des intervalles de 25 à 30 palmes (5 à 6 m. environ).[4]) Sur ces montants on plaçait de

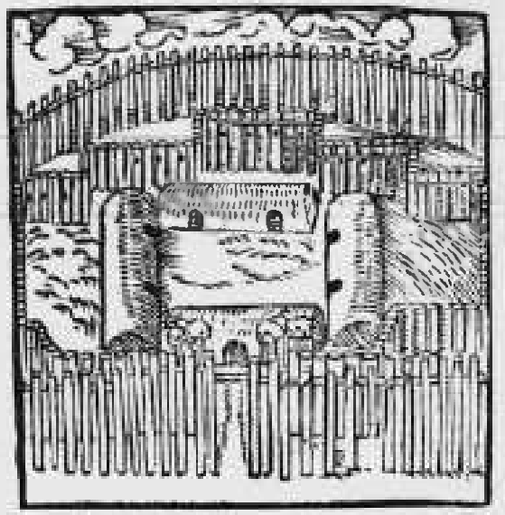


Fig. 1. Village tupinamba entouré d'une palissade (d'après STADEN).

[1]) Les dimensions de la maloca sont suivant les anciens auteurs:

STADEN, part. II, chap. IV:	Long. 150 pieds.
	Larg. 14 »
LÉRY, t. II, p. 37:	Long. 80—100 pas.
THEVET (1), p. 222:	Long. 2 à 300 pas.
	Larg. 20 pas
CARDIM, p. 169 et 300:	Long. 200 à 400 palmes
	Larg. 50 palmes
KNIVET, p. 248:	Long. 220 yards.
CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 181 v.:	Long. 300 à 500 pas
	Larg. 20 à 30 pieds.

[2]) STADEN, part. II, chap. IV.

[3]) SOARES DE SOUZA, p. 94.

[4]) CARDIM, p. 169: »mostrão sua valentia em buscarem madeira e esteios muito grossos e de dura, e ha casa que tem cincoenta, sessenta ou setenta lanços de 25 ou 30 palmos de comprido, e outros tantos de largo.« Cf. CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 181 v.

grosses traverses qui étaient attachées avec des lianes cipó.[1]) La partie supérieure de la maison s'arrondissait de façon à former une voûte en plein cintre.[2]) Cette ossature de bois était recouverte du haut en bas de feuilles de palmier pindo.[3]) Les Tupinamba choisissaient de préférence celles qui étaient à peine écloses; ils les ouvraient à la main[4]) et les cousaient ensemble avec des lianes découpées en minces lanières.[5]) Elles étaient si artistiquement rapportées, raconte CLAUDE D'ABBEVILLE,[6]) que l'intérieur de la maison semblait »curieusement lambrisé«. Certains auteurs assurent que le toit et les parois des maisons étaient en paille.[7]) SOARES DE SOUZA[8]) décrit tout au long un mode de recouvrir les huttes qui est particulièrement intéressant: »Les gentils dressent sur des baguettes une sorte de natte bien tissée qu'ils font avec les feuilles de capara. Chacune de ces nattes a une longueur de 30 palmes et une largeur de 3; ils les placent sur la charpente de leurs maisons qui en sont couvertes; un toit de cette sorte dure de 7 à 8 ans et même davantage.« Il n'est pas impossible que ce soit ces feuilles de capara que les chroniques désignent sous le nom de paille.

On pénétrait à l'intérieur de ces maisons par deux ou trois portes extrêmement basses.[9]) Selon STADEN,[10]) il y en avait une à chaque extrémité de la hutte et une troisième qui s'ouvrait au milieu de la paroi latérale. Ces ouvertures étaient fermées par des branches de palmier ou des feuilles de pindo.[11])

[1]) SOARES DE SOUZA, p. 221 et 310; CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 283.

[2]) STADEN, part. II chap. IV: »sein oben rund wie eyn keller gewelbe.« LÉRY, t. II, p. 70: »comme ainsi soit que les maisons des sauvages soyent fort longues, & de façon rondes (comme vous diriez les treilles des iardins par deça) couvertes d'herbes qu'elles sont iusques contre terre . . .« BARLAEUS, p. 70: »unter einerley Tach oder Behausung/welche aussihet wie etwa ein langes umbgekehrtes Schiff/und oben mit palmen bedeckt ist/wohnen wol viel unterschiedene familien, und Hausshaltungen zu gleich.«

[3]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 181 v.; SOARES DE SOUZA, p. 331; STADEN, part. II, chap. IV; LÉRY, t. II, p. 95; THEVET (1), p. 222; etc.

[4]) SOARES DE SOUZA, p. 190.

[5]) Id., p. 221.

[6]) Fol. 66 v.

[7]) CARDIM, p. 307: »*ocas* . . . fundadas sobre grandes esteios de madeiras, com as paredes de palha ou de taipa de mão, cobertas de *Pindoba* . . .« Cf. VAAS DE CAMINHA, p. 180, l; GANDAVO, p. 126.

[8]) P. 222.

[9]) CARDIM, p. 169; THEVET (1), p. 222.

[10]) Part. II, chap. IV; VAAS DE CAMINHA, p. 180, l.

[11]) LÉRY, t. II, p. 37.

L'intérieur de la hutte ne comportait aucune division, chaque famille occupant l'espace compris entre deux montants.[1]) On laissait au milieu un couloir où l'on circulait librement.[2]) Les hamacs étaient attachés aux poutres transversales auxquelles étaient suspendus les multiples objets composant tout l'avoir de ces Indiens.[3])

Sur le sol, au-dessous de chaque hamac, brûlait un feu destiné à protéger le dormeur du froid, de la piqûre des moustiques et probablement aussi de l'attaque des mauvais esprits.[4]) Dans chacune de ces huttes vivaient de 50 à 200 individus.[5])

Après avoir demeuré 5 ou 6 ans en un endroit, les Tupinamba transportaient leur village ailleurs. Celui-ci gardait son nom et était reconstruit avec les mêmes matériaux que l'ancien, car les Tupinamba emportaient avec eux les poutres et les feuilles de pindo (?) dont étaient faites les huttes qu'ils détruisaient. Ces changements étaient motivés par la nécessité de renouveler les terrains de culture épuisés.[6])

En voyage ou en campagne, les Tupinamba s'abritaient la nuit dans de petites cabanes provisoires constituées par 4 piquets fichés en terre soutenant un toit de branches et de feuilles de palmier.[7]) Lorsqu'une troupe de guerriers campait, ils disposaient leurs abris suivant un ordre régulier, ayant soin de laisser entre eux un chemin libre.[8]) MARCGRAV[9]) assure qu'en voyage les Tupinamba se contentaient de dresser un simple paravent de feuilles qui les abritait du vent.

[1]) VAAS DE CAMINHA, p. 180, 1; CARDIM, p. 169; LÉRY, t. II, p. 95; SOARES DE SOUZA, p. 310; etc.

[2]) GANDAVO, p. 126.

[3]) YVES D'ÉVREUX, p. 75.

[4]) VAAS DE CAMINHA, p. 180, 1; YVES D'ÉVREUX, p. 186; STADEN, part. II, chap. VII; NOBREGA, p. 92.

[5]) Le nombre des habitants des huttes est selon les différents auteurs le suivant:

VAAS DE CAMINHA,	p. 180, 1:	30 à 40	personnes
PIGAFETTA,	p. 17:	100	»
NOBREGA,	p. 92:	50	»
CARDIM,	p. 169:	100 à 200	»
STADEN,	part. II chap. IV:	40	»
VASCONCELLOS,	p.LXXVI:	20 à 30	familles.

[6]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 277 v.; VASCONCELLOS, p. LXXXII; LÉRY, t. II, p. 95.

[7]) VASCONCELLOS, p. LXXVII; CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 64; YVES D'ÉVREUX, p. 140.

[8]) SOARES DE SOUZA, p. 330: »fazendo suas chopanas, a que chamam tajupares, as quaes fazem arruadas, deixando um caminho pelo meio d'ellas.»

[9]) P. 272.

Les seuls renseignements un peu circonstanciés que nous possédions sur l'habitation des anciens Guarani nous sont fournis par OVIEDO.[1]) Cet admirable chroniqueur n'a pas été lui-même au Río de la Plata, mais il doit tenir les détails qu'il nous donne de source sûre, car, comme nous le verrons, ils concordent parfaitement avec les rares indications que nous trouvons chez d'autres auteurs: »Les maisons des Indiens de l'île de Santa Catharina, dit-il, avaient les parois faites d'épaisses palissades *crépies de terre* avec des meurtrières pour les archers. Ces maisons avaient des toitures en écorce et une longueur de 80 à 100 pas.»

GONNEVILLE[2]) qui a dû probablement aborder au sud du Brésil, dans le pays des Cario, nous décrit les huttes des indigènes comme de grandes halles dont l'armature était »entrejointe d'herbes». Un passage de SOARES DE SOUZA[3]) nous apprend que le froid qui régnait dans leurs régions contraignait ces mêmes Indiens à s'abriter dans des huttes d'écorce hermétiquement closes.

Nous pouvons donc nous représenter les habitations de la population côtière de la province de Rio Grande do Sul comme de grandes malocas qui au lieu d'être couvertes avec des feuilles de palmier, l'étaient de pièces d'écorce. Des huttes à toiture analogue nous sont signalées à peu près à la même époque chez les Timimino de la province de Rio de Janeiro[4]) et actuellement chez les Tembé, quoique ce dernier fait soit sujet à caution.[5])

Les huttes que NÚÑEZ CABEZA DE VACA[6]) vit chez les Guarani du Paraguay étaient en bois et en paille. Trois ou quatre d'entre elles composaient un village.[7]) Les Chiriguano construisaient encore au XVII[e] siècle de gigantesques malocas semblables à des »nefs d'église» et dans lesquelles 150 individus pouvaient se loger.[8]) Selon

[1]) T. II, p. 203.

[2]) P. 97.

[3]) P. 104: »Vivem estos Indios em casas bem cobertas e tapadas com cascas de arvores, por amor do frio que ha naquellas partes.»

[4]) KNIVET, p. 250: »their houses are long all covered with the barks of trees.»

[5]) BARBOSA RODRIGUES, p. 46: »As casas em que habitam são pequenos ranchos, quasi que abertos, cobertos de casca de abiurana (lucuma).»

[6]) T. I, p. 191.

[7]) MONTOYA (2), p. 29.

[8]) *Relaciones geográficas etc.*, t. II, p. CIV; cf. LIZARRAGA, p. 552. »El mayor de los pueblos es de cinco casas, lo comun es de tres, mas son muy largas, de más de 150 pasos, á dos aguas, con estantes en el medio sobre que se ayma la cumbrera, y de estante á estante vive una parentela.»

toute vraisemblance, ces Indiens, lorsqu'ils se sont établis au pied des Andes, ont continué à bâtir leurs demeures sur le plan de celles qu'ils élevaient autrefois au Paraguay.[1])

A l'époque de DOBRIZHOFFER,[2]) les villages caingua étaient formés d'une seule hutte assez vaste pour contenir 60 personnes; 8 portes y donnaient accès. Cent ans plus tard, leurs descendants avaient des habitations dont les proportions étaient moindres, mais qui avaient conservé une structure originale. Elles étaient constituées par un toit à deux pentes reposant à même le sol. On y pénétrait par une petite porte ouverte sur le côté et des ouvertures près du faîte permettaient à la fumée de s'échapper.[3]) GONNEVILLE[4]) mentionne dans les huttes des indigènes parmi lesquels il séjourna la présence d'un »trou pour faire en aller la fumée», mais, comme il ajoute plus bas que les portes étaient fermées avec une serrure, il est légitime de douter de l'exactitude de ses souvenirs.

Aujourd'hui les Caingua ou Caiuá du Brésil ont des malocas dont la forme est identique à celles des huttes que leurs frères de race élevaient il y a un siècle au Paraguay.[5]) Si la courbure du toit était un peu plus accentuée, ces huttes pourraient constituer un pendant assez exact à celles des Tupinamba.

Le contact avec les Blancs a profondément modifié le type d'habitation autrefois en usage chez les Caingua. Les maisons des Chiriguano ont subi la même évolution. Chez les uns comme chez les autres, le toit est devenu nettement distinct des parois formées de branches entrelacées et crépies de terre. Leur plan est resté le même avec la seule différence que chez les Caingua une des extrémités s'est arrondie alors que chez les Chiriguano la maison est toujours quadrangulaire. Dans ces deux tribus, les huttes ne sont habitées que par une seule famille.[6])

[1]) La description des huttes des anciens Guarani que nous trouvons dans DEL TECHO (t. II, p. 334) est assez inexacte. Selon ce chroniqueur elles auraient été rondes et construites avec une matière composée de paille et de boue. Il nous dit toutefois que leurs dimensions étaient assez grandes pour abriter toute la population d'un village et il leur attribue également une forme allongée. Ces deux derniers détails correspondent à la réalité. Les maisons des Cario qui sont figurées dans les vieilles éditions de SCHMIDEL n'ont qu'une valeur ethnographique médiocre.

[2]) T. I, p. 71 »Tugurium e palmis structum, gramine sicco contectum, octo portis patens, a sexaginta incolis habitabatur.»

[3]) RENGGER, p. 116 et pl. II, fig. 4.

[4]) P. 96.

[5]) KOENIGSWALD, p. 379—380, fig. 2.

[6]) Les huttes des Caingua sont décrites tout au long par AMBROSETTI (1), p. 694—696; celles des Chiriguano par NORDENSKIÖLD (3), p. 100—103 et par ROSEN, p. 35; cf. aussi NINO, p. 170—177.

Au XVI[e] siècle, les ancêtres des Pauserna, les Itatin, avaient de grandes malocas, longues de 100 pieds et ne comportant aucune division intérieure.[1]) Ces mêmes Indiens, depuis qu'ils sont en rapport avec les chercheurs de caoutchouc, se contentent de misérables cabanes qui ne rappellent probablement en rien les vastes huttes qu'ils édifiaient au temps de leur indépendance.[2]) Celles-ci étaient peut-être semblables aux maisons allongées et octogonales que D'ORBIGNY[3]) vit chez leurs proches parents les Guarayú. Les Tapirapé ont des maisons quadrangulaires avec toit à deux pentes descendant jusqu'au niveau du sol.[4])

La forme rectangulaire et le toit bombé descendant jusqu'au sol caractérisent l'ancienne maloca des Yuruna[5a]) des Chipaya[5b]) et des Curuaya[5c]) du bas Xingú. Chez ces deux dernières tribus, l'art de construire est en pleine décadence; leurs huttes d'autrefois sont remplacées par de simples toits soutenus par 4 piquets. LANGE[6]) a pu observer des abris tout aussi rudimentaires chez les Ararandeüara.

Les habitations des Auetö,[7a]) des Kamayurá,[7a]) des Apiaká,[7b]) des Mundurukú[7c]) et des Mauhé[7d]) appartiennent à un type radicalement différent de celui dont il a été question jusqu'ici. Alors que les huttes décrites précédemment avaient presque toujours un plan rectangulaire, celles des Tupi-Guarani du haut Xingú et du Tapajoz sont rondes ou elliptiques. Les malocas des Auetö, des Kamayurá et des Apiáká dont l'armature en bois est recouverte du haut en bas de paille ou de feuilles de palmier, ont l'apparence de meules de foin ou de grandes ruches (Bienenkorbhütte). Celles des Mundurukú avaient, par contre, une toiture conique reposant sur une paroi verticale (Kegeldachhütte); elles servaient de demeure aux femmes et aux enfants, car les hommes vivaient dans leur maison des hommes ou »club» qui avait une longueur de 100 m. et dont la forme était

[1]) *Annuae litterae*, p. 429: »Domus erat longa pedibus centum, et late patens ... aliae in illo tractu, nullis distinctis contignationibus aut cubiculis.»

[2]) NORDENSKIÖLD (6), p. 338.

[3]) (1), t. II, p. 326—327.

[4]) [5]) KRAUSE (2), p. 407; TAPIE, photographie, p. 177.

[5a]) STEINEN (1), fig. p. 253 et KLETKE, p. 593—594. — b) SNETHLAGE (3), p. 402—404. — c) Id., (3), p. 420—421.

[6]) Phot. p. 241, 250, etc.

[7]) a) STEINEN (2), p. 88; MAX SCHMIDT (7), p. 460—463. — b) STEINEN (4), fig. 1, p. 930. — c) SPIX et MARTIUS, t. III, p. 1311 et atlas, pl. XXXIV; TOCANTINS, p. 103. — d) SPIX et MARTIUS, t. III, p. 1318.

vraisemblablement quadrangulaire.[1]) Au milieu du siècle passé déjà, BATES[2]) a pu constater la transformation de la maloca mundurukú en un hangar dépourvu de cloisons latérales.

Les huttes des Parintintin du Madeira sont rectangulaires et n'ont pas les murs distincts du toit. Leurs dimensions font supposer qu'elles sont habitées par plusieurs familles.[3])

Le type d'habitation courant chez les Tupi-Guarani du haut Amazone était la maloca rectangulaire couverte de feuilles de palmier.[4]) Les villages des Omagua comportaient 14 à 28 maisons alignées le long du rivage »comme des vaisseaux tirés sur le sable». Elles avaient deux portes, l'une qui donnait sur le fleuve, l'autre sur la forêt.[5]) Le nombre des habitants de chacune d'entre elles s'élevait vers la moitié du XVI[e] siècle à 50 ou 60 Indiens, sans compter les femmes et les enfants.[6]) Plus tard, lors du voyage de LAUREANO DE LA CRUZ[7]) en 1657, il y avait peu de maisons où l'on pût rencontrer plus de 15 individus.

Pour se préserver de l'eau qui envahissait leurs villages à l'époque des grandes crues, les Omagua élevaient à l'intérieur de leurs maisons des plates-formes en écorce où ils s'installaient jusqu'à ce que le fleuve eût baissé. Ce plancher était assez haut pour que la nuit les bateaux pussent être garés dessous.[8])

Les Oyampi, qui vivent sur un terrain parfaitement sec et qui ne sont menacés d'aucune inondation périodique, logent dans des cases portées par un pilotis qui atteint parfois une hauteur de 3 à 4 m. Le plancher de leurs »ocas» est en lattes de palmiste et leur couverture légèrement bombée est faite en feuilles d'ouaille. On y accède par un poteau taillé en forme d'échelle.[1]) La case oyampi apparaît exceptionnellement chez les Émerillon dont les carbets allongés se composent d'un toit à deux pentes rarement fermé sur les côtés.[2]) Des huttes construites sur pilotis sont décrites par BARRÈRE[3]) chez les Galibi et par COUDREAU[4]) chez les Roucouyenne. Les Oyampi ont certainement emprunté ce type de construction à l'une ou à l'autre de ces deux tribus carib lorsqu'à la suite de leurs migrations ils sont entrés en contact avec elles.

Les greniers des Chiriguano sont surélevés également au-dessus du sol par un pilotis comme ceux des Chané qui leur en ont probablement suggéré l'idée.[5])

Les Guarani,[6a]) les Chiriguano,[6b]) les Caingua,[6c]) les Guarayú,[6d]) les Chipaya[6e]) et les Mundurukú[6f]) crépissent de terre les parois de leurs huttes. Il n'est pas toujours aisé de décider si un tel revêtement est d'origine indigène ou non. En ce qui concerne les anciens Guarani, il est en tous cas certain qu'ils étaient au courant de ce procédé avant la conquête.

Chez les Chiriguano,[7a]) les Caingua[7b]) et les Ararandeŭara,[7c]) les aliments sont cuits sous de petits abris qui s'élèvent devant les huttes. Les femmes oyampi préparent la cassave dans de grands hangars spécialement destinés à cet usage.[8])

Aucun texte ne fait mention de l'existence chez les Tupinamba de hutte spéciale consacrée à la célébration des fêtes ou à la réception des hôtes. Les cérémonies religieuses de la communauté se déroulaient dans n'importe quelle maloca dont on avait expulsé au préalable les femmes et les enfants.[9])

Des huttes ayant soit le caractère de maison de danse, soit celui de »club» où les hommes se rassemblent et où ils accueillent les

[1]) TOCANTINS, p. 102—103.

[2]) P. 180.

[3]) NIMUENDAJÚ (4), p. 252—253.

[4]) ORTIGUERA, p. 322: »había en ella (dans le village des Carari ou Omagua) dos barrios ó pueblos pequeños cada uno de á treinta casas, y en cada casa cincuenta y sesenta indios con sus mujeres é hijos; las casas son grandes, anchas y cuadradas. »Cf. *Jornada de Omagua y Dorado*, p. 429.

[5]) LAUREANO DE LA CRUZ, p. 82.

[6]) Voir note 4.

[7]) Passim.

[8]) LAUREANO DE LA CRUZ, p. 88: »Hicieron los indios dentro de sus mismas casas unos tablados de madera que ellos llaman luzas y encima de ellos estuvimos tres meses, que fueron los de Abril, Mayo y Junio, con más de seis palmos de agua debajo. Entraban y salian las canoas dentro de las casas, y de noche quedaban debajo de los tablados. »Cf. aussi MARONI, t. XXX, p. 197 et P. FRITZ, dans MARONI, t. XXX, p. 207.

[1]) BAUVE, t. XXVIII, p. 211; COUDREAU (2), p. 315.

[2]) COUDREAU (2), p. 596.

[3]) P. 141—142.

[4]) (2), p. 112.

[5]) NORDENSKIÖLD (12), p. 4.

[6]) a) OVIEDO, t. II, p. 203. — b) NORDENSKIÖLD (12), p. 3. — c) AMBROSETTI (1), p. 695. — d) CARDÚS, p. 78. — e) SNETHLAGE (3), p. 402. — f) BATES, p. 185. Pour la distribution de ce revêtement en Amérique du Sud, cf. NORDENSKIÖLD (12), p. 3.

[7]) a) ROSEN, p. 38. — b) AMBROSETTI (1), p. 697. — c) LANGE, p. 223.

[8]) BAUVE, t. I, p. 105.

[9]) LÉRY, t. II, p. 67—68.

étrangers, sont mentionnées chez les Apapocúva,[1a]) les Chiriguano,[1b]) les Guarayú,[1c]) les Mundurukú,[1d]) les Auetŏ,[1e]) les Kamayurá[1e]) et les Oyampi.[1f])

Un simple coup d'oeil sur le tableau ci-dessous permet de constater que la hutte habitée par un grand nombre d'individus est l'apanage commun de presque toutes les tribus tupi-guarani. Même celles qui aujourd'hui ont une maison spéciale pour chaque famille possédaient autrefois de grandes malocas qu'elles ont abandonnées sous l'influence des Blancs ou à la suite de la diminution de la population.

TABLEAU 1.

Les diverses formes d'habitations chez les Tupi-Guarani.

	Maloca	Hutte quadrangulaire	Hutte ronde ou ovale	Toiture formant les parois latérales	Toiture et parois séparées	Pilotis	Hangar ouvert	Murs crépis de terre	Maison des hommes ou de danse
Tupinamba	+	+	—	+	—	—	—	—	—
Guarani	+	+	—	+	—	—	—	+	—
Caingua	+	+	—	+	+	—	—	+	—
Chiriguano	+	+	—	+	+	+	—	+	+
Guarayú	+	+	—	+	+	—	—	+	+
Taruma	—	+	—	+	—	—	—	—	—
Chipaya	—	—	—	+	—	—	+	—	—
Arandeŭara	—	+	—	—	—	—	+	—	—
Tembé	—	+	—	—	—	—	—	—	—
Tapirapé	+	+	—	+	—	—	—	—	—
Aŭetó	+	—	+	+	—	—	—	—	—
Apiaká	+	—	+	+	—	—	—	—	—
Mundurukú	+	—	+	—	+	—	+	+	+
Mauhé	+	—	+	—	+	—	—	—	—
Parintintin	+	+	—	+	—	—	—	—	—
Omagua	+	+	—	+	—	?	—	—	—
Oyampi	+	+	—	+	—	+	+	—	+

Si l'on examine à présent les colonnes où sont indiquées les formes des maisons, l'on verra que celles dont le plan est rectangulaire

[1]) a) Nimuendajú (1), 430. — b) Chomé, p. 310. — c) Orbigny (1), t. 11, p. 319. — d) Tocantins, p. 102. — e) Steinen (2), p. 116 et Max Schmidt (3), p. 84. — f) Bauve, t. I, p. 105.

sont de beaucoup les plus nombreuses. Cette forme se rencontre chez tous les Tupi-Guarani à l'exception de ceux du haut Xingú et du Tapajoz. L'on retrouve fréquemment la couverture de feuilles constituant à la fois la toiture et les parois.

Le P. Schmidt[1]) qui considère la maison quadrangulaire comme propre aux versants orientaux des Andes et au nord-ouest de l'Amérique du Sud, croit que ce type d'habitation a été répandu au sud de l'Amazone par les migrations des Tupi-Guarani dont il place le berceau dans une région voisine de celle qui était habitée par les Omagua. Nordenskiöld[2]) a démontré à l'aide d'une carte que la hutte ronde prédomine à l'est des Andes et dans le nord-ouest de l'Amérique du Sud.[3]) Si les Tupi ont contribué à l'extension de la maison quadrangulaire, ce n'est certainement pas sur le haut Amazone qu'ils en ont pris le modèle. Là, la maloca carrée des Omagua apparaît comme une exception explicable seulement par l'hypothèse d'une migration récente.

II. *Palissades.*

Les villages des Tupinamba qui étaient situés à proximité des tribus ennemies étaient protégés contre toute agression par une double palissade. L'enceinte extérieure était formée de gros pieux pointus fichés en terre à une certaine distance les uns des autres, mais cependant à intervalles assez rapprochés pour empêcher qu'on se glissât entre eux. La seconde enceinte s'élevait à 20 ou 30 palmes derrière la première. Elle se composait de troncs de palmiers fendus, serrés les uns contre les autres de façon à ne laisser aucune fente hormis d'étroites meurtrières pour les flèches des archers. Cette palissade avait une hauteur d'une toise et demi et elle formait des angles rentrants et saillants qui permettaient de prendre l'ennemi de flanc.[4])

[1]) P. 1061 et 1066.

[2]) (14), carte 2.

[3]) Le Dr. Gunter Tessman, qui vient d'accomplir un voyage scientifique sur le haut-Amazone, a eu l'obligeance d'attirer mon attention sur le fait que les habitations des Indiens modernes de cette région de l'Amérique ne peuvent être qualifiées de circulaires. Elles ont plutot une forme allongée et ne sont véritablement arrondies qu'à leurs deux extrémités. Les quelques Omagua qui vivent encore près de San Joaquin ont des huttes quadrangulaires qui ont fortement subi l'influence européenne.

[4]) Staden, part. II. chap. V. «Auch sein sie geneygt Festungen umb ire hütten zumachen /die ist so: Sie machen eyn Stocket umb die hütten her auss Palmen beumen/ die spalten sie von eynander. Das Stocket ist wol anderthalb klaffter hoch /machens dick das keyn pfeil hindurch mag kommen/ haben kleyne schiesslöchlin

En cas d'attaque imminente les Tupinamba plantaient des chevilles de bois pointues à portée de flèche des remparts.[1])

Les Guarani du Paraguay entouraient également leurs villages d'une enceinte. SCHMIDEL,[2]) qui a pris part à quelques-uns des sièges que les Espagnols durent entreprendre contre ceux-ci, nous en a laissé une description des plus fidèles: »La ville de Lambaré, dit-il, est entourée de deux palissades de bois formées de poutres de la grosseur d'un homme. Ces deux palissades s'élèvent à 12 pas l'une de l'autre, les piquets sont fichés en terre à une profondeur de 6 pieds. Ces remparts se dressaient au-dessus du sol à la hauteur que peut atteindre un homme avec la pointe de son épée. De même ils creusent quelques fossés. A la distance de 15 pieds du mur, ils avaient ménagé des trous assez grands pour contenir trois hommes et à l'intérieur desquels ils avaient planté des pièces de bois dur effilées et pointues comme des aiguilles et les avaient recouvertes de paille et de branches.» Ce même chroniqueur[3]) ajoute plus loin que la ville de Tabaré était défendue par une triple enceinte. Rappelons encore qu'OVIEDO[4]) mentionne des palissades chez les Guarani ou Cario de Santa Catharina destinées à les protéger des attaques des Tupi. Aujourd'hui encore, les Caiuá du Brésil entourent leur village d'une enceinte de buissons épineux ou de piquets.[5]) CARVAJAL[6]) parle de villages fortifiés qu'il vit sur le haut Amazone; il est peu probable que ce soit chez les Omagua qu'il ait fait cette observation, car, dans aucun des voyages suivants, les Espagnols ne rencontrèrent

darin da sie herauss flitschen /Und umb das stocket her machen sie hoch eyn ander stocket /von grossen hohen reydeln, aber sie setzen die reydel nicht hart bei eynander/ nur das eyn mensch nicht kan hindurch kriechen« Voir *fig.* 1. SOARES DE SOUZA p. 310: »Se estas aldêas estão em frontaria de seus contrarios, e em lugares de guerra, faz este gentio de roda da aldêa uma cerca de páo a pique muito forte, com suas portas e seteiras, e afastado da cerca, vinte e trinta palmos, fazem de redor della uma rede de madeira, com suas entradas de fóra para entre ella e a cêrca; para que se lhe os contrarios entrarem dentro, lhe sahirem; e ao recolher se embaraçarem de maneira que os possam flexar e desbaratar, como acontece muitas vezes. »Cf. DENIS (3), p. 14. Les enceintes de pierre des Timimino décrites par KNIVET (p. 250) semblent être dues à l'inépuisable fantaisie de cet auteur.

[1]) LÉRY, t. II, p. 37 et THEVET (1), p. 180.

[2]) P. 44; cf. aussi p. 79—80.

[3]) P. 61.

[4]) T. II, p. 203 »Este pueblo de Abocapeçau está cercado de paliçada y con sus cubos á trechos, á causa de los topies.«

[5]) KOENIGSWALD, p. 380.

[6]) P. 42.

de villages pourvus de palissades dans cette région. Les retranchements formés de piquets ont en Amérique du Sud une distribution surtout septentrionale et amazonienne, bien qu'ils apparaissent chez les Araucan et au nord de l'Argentine.[1]) Les Caingua[2]) et les Émerillon[3]) défendent encore l'accès de leurs villages à l'aide de chausse-trappes.

[1]) NORDENSKIÖLD (9).

[2]) RENGGER, p. 173.

[3]) CREVAUX, p. 169.

VII.

Mobilier.

I. *Hamacs.*

Le mobilier des Tupinamba se composait surtout et avant tout de leurs hamacs. Ceux-ci appartenaient à deux types: les uns étaient semblables à des rets[1]) et les autres étaient »tout tissus» et avaient l'apparence d'un »gros canevats».[2]) En réalité ces deux sortes de hamacs différaient plus par l'aspect que par la technique qui était fort simple pour autant que l'on en peut juger par un hamac du premier type figuré dans un des deux tableaux d'Eckhout (*pl. XIV*). Les fils transversaux groupés par trois étaient disposés à des intervalles relativement grands. Supposons-les plus rapprochés les uns des autres et nous aurons le gros canevas ou le tissu dont parlent les chroniqueurs. Des hamacs dont les fils de la trame se suivent à intervalles assez petits pour donner l'impression d'un tissu compact nous sont connus des Guarayú,[3a]) des Auetö[3b]) et des Oyampi.[3c]) Certaines tribus les tissent comme n'importe quelle pièce de toile; les Yuruna,[4a]) les Chipaya,[4b]) les Apiaká[4c]) et les Oyampi[4d]) sont peut-être dans ce cas, mais je m'empresse d'ajouter que les voyageurs considèrent souvent comme ayant été tissés des hamacs dont les fils de la trame sont simplement fort rapprochés.

Les hamacs tupinamba étaient suspendus au moyen de cordes qui passaient dans la boucle que formaient à chaque extrêmité les fils de la chaîne.[5])

Leur longueur était de 2.40 m. environ et leur largeur d'à peu près 1.40 m.[6]) Léry[7]) décrit en ces termes l'appareil en usage pour leur confection: »Touchant les licts de cotton qui sont appelez *Inis*

[1]) Vaas de Caminha, p. 180, I; Gonneville, p. 105; Pigafetta, p. 17; etc., etc.

[2]) Léry, t. II p. 97; Claude d'Abbeville, fol. 309 v.; Yves d'Évreux, p. 66.

[3]) a) G. M. — 15.I.845. Dans ce hamac, les fils de la trame sont disposés à un intervalle de 1 cm. environ. — b) Steinen (2), p. 240. — c) Coudreau (2), p. 536.

[4]) a) Steinen (1), p. 241. — b) Snethlage (3) p. 406. — c) Florence, t. XXXVIII, p. 278. — d) Crevaux, p. 213.

[5]) Gandavo, p. 129; Léry, t. II, p. 97; etc.

[6]) Marcgrav, p. 271; Léry, t. II, p. 97; Enciso, p. XVII.

[7]) T. II, p. 97.

par les sauvages, leurs femmes ayans des mestiers de bois, non pas à plat comme ceux de nos tisserans, ni avec tant d'engins, mais seulement eslevez devant elles de leur hauteur, apres qu'elles ont ourdi à leur mode, commançans à tistre par le bas.» Gandavo[1]) précise que la longueur de ce métier était de 9 à 10 palmes. Il ressort de cette description qu'il était tout aussi primitif que celui qui est employé par un grand nombre de peuplades en Amérique du Sud et qui ne consiste qu'en deux piquets placés à une certaine distance l'un de l'autre et réunis par deux traverses parallèles. Les fils de la chaîne sont enroulés autour des poteaux perpendiculaires. Les Tupinamba passaient les fils de la trame à l'aide d'un petit bâton faisant office de navette.[2])

Les hamacs des Tupinamba[3a]) comme ceux des Chiriguano,[3b]) des Guarayú,[3b]) des Pauserna,[3b]) des Yuruna,[3b]) des Chipaya,[3b]) des Ararandeüara,[3c]) des Guajajára,[3d]) des Tembé,[3c]) des Tapirapé,[3b]) des Mauhé,[3a]) des Parintintin[3f]) et des Oyampi[3b]) sont entièrement en coton. Ceux des Kamayurá,[4a]) des Auetö[4a]) et des Mundurukú[4b]) ont leur chaîne en fibres végétales et la trame en coton. Les Apiaká[5]) et les Omagua[6]) confectionnent simultanément des hamacs en coton et en fibres végétales. Toutes les tribus vivant dans le voisinage des Omagua tirent d'une sorte de chanvre »chambira» la matière première de leurs hamacs.[7]) Lorsqu'ils ont pénétré sur le haut Amazone, les Omagua avaient sans doute avec eux des hamacs de coton qu'ils continuèrent à fabriquer tout en obtenant par échange avec leurs voisins ceux de fibres qui ont été trouvés chez eux. Parmi les objets que les Manaves vendaient aux Yurimagua figurent précisément des hamacs en cachibanco.[8]) Les Caingua[9]) et les Curuaya[10]) n'ont aujourd'hui que des hamacs en fibres végétales. Rengger[11])

[1]) P. 129.

[2]) Yves d'Évreux, p. 66.

[3]) a) Staden, part. II chap. VII, Cardim p. 166 et auteurs cités plus haut. — b) Nordenskiöld (12), table 3. — c) Lange, p. 231. — d) Plagge, p. 206. — e) Barbosa Rodrigues, p. 46. — f) Nimuendajú (4), p. 257.

[4]) a) Haebler, p. 14. — b) Lettre de Nimuendajú du 10 avril 1926.

[5]) Steinen (2), p. 552.

[6]) P. Schmidt, p. 1069 et Martius, p. 440.

[7]) Chantre y Herrera, p. 67; Texeira, p. 93.

[8]) P. Fritz dans Maroni, t. XXX, p. 209.

[9]) Haebler, p. 14.

[10]) Snethlage (3), p. 422.

[11]) P. 118.

rapporte cependant que ceux de la peuplade caingua qu'il a visitée étaient entièrement en coton. Les Cayua ou Caingua du Brésil n'emploient que le coton.[1]) ADAM DE BAUVE[2]) signale le fait intéressant que les hamacs des Émerillon se composaient de lanières d'écorce de maho. Nous avons vu que ceux de leurs voisins et frères de race les Oyampi étaient en coton.

Toutes les indications que je viens de rassembler démontrent suffisamment que le coton a toujours été la matière la plus appréciée par les Tupi-Guarani pour confectionner leurs hamacs. Même ceux d'entre eux qui de nos jours en ont en fibres végétales n'ont pas renoncé complètement au coton, ou du moins ne l'ont abandonné que fort récemment. C'est avec raison que NORDENSKIÖLD[3]) considère les Tupi-Guarani comme les propagateurs de la culture du coton en Amérique ou du moins du hamac de coton, et ceci est d'autant plus probable que la limite méridionale du hamac correspond exactement aux limites de l'extension des Tupi-Guarani vers le sud. Si, sur la carte indiquant la distribution des différentes sortes de hamacs, on fait abstraction des tribus tupi-guarani, on remarquera que le hamac de coton se trouve surtout dans l'ouest, le nord et le centre de l'Amérique du Sud.

Les anciens Guarani ornaient de plumes les hamacs où étaient placés les os de certains magiciens de grand renom.[4]) Cette décoration est bien connue en Amérique du Sud quoiqu'elle soit surtout employée par les Indiens métissés.

Les Yuruna[5]) et les Oyampi,[6]) lorsqu'ils sont contraints de camper en un endroit dépourvu d'arbres, suspendent leur hamac entre trois perches disposées en faisceau.

II. *Estrades servant de lits (catres).*

Les Chiriguano[7]) et les Caingua[8]) ont adopté pour dormir la petite plate-forme en branches ou catre qui a supplanté chez eux presque complètement le hamac réduit au rôle de simple siège. Chez les Caingua, le catre a toute l'apparence d'une imitation du lit

[1]) KOENIGSWALD, p. 380.
[2]) T. XXVIII, p. 216.
[3]) (12), p. 14, carte 3.
[4]) MONTOYA (2), p. 116.
[5]) STEINEN (1), p. 258.
[6]) CREVAUX, p. 156.
[7]) NORDENSKIÖLD (12), p. 8.
[8]) AMBROSETTI (1), p. 697.

européen, mais il est possible que les Chiriguano aient trouvé cet élément de culture déjà en usage sur les versants des Andes lorsqu'ils s'y établirent.

III. *Nattes.*

Les Caingua[1]) s'étendent pour dormir sur des nattes en feuilles de palmier ou, comme les Chiriguano[2]), sur des peaux de bêtes. Ce lit rudimentaire est fréquent dans le sud de l'Amérique méridionale.

IV. *Moustiquaires.*

Les Omagua dormaient sous de véritables moustiquaires qui étaient faites avec des morceaux de chemises ou de mantes. Elles avaient l'apparence de tentes. Il est très souvent fait allusion dans les vieilles chroniques à ces pavillons de toile de coton qui permettaient aux Indiens du haut Marañon de séjourner dans une contrée infestée de moustiques. La nécessité a contraint les Omagua à emprunter cet élément de culture à leurs voisins.[3])

V. *Escabeaux et bancs.*

Aucun élément de culture n'est aussi caractéristique du nord et du centre de l'Amérique du Sud que l'escabeau de bois. Sa limite méridionale comme celle du hamac est marquée par les régions extrêmes occupées par les Tupi-Guarani. Nous le trouvons en effet mentionné chez les Tupinamba,[4a]) les Caingua,[4b]) les Chiriguano,[4c]) les Guarayú,[4d]) les Yuruna,[4e]) les Chipaya,[4f]) les Curuaya,[4f]) les Auetö,[4g]) les Kamayurá[4g]) et les Oyampi.[4h]). ORTIGUERA[5]) met au nombre des merveilles que possédaient les Omagua leurs escabeaux peints et vernis. Ceux des Chiriguano, des Caingua, des Yuruna et des Kamayurá sont en forme d'animaux. Les chaises des Tupinamba faites de roseaux ou baguettes qui sont décrites par MARCGRAV[6]) sont sans doute d'origine européenne.

Divers auteurs font allusion à l'existence de bancs chez les Gua-

[1]) VOGT (2), p. 202 et RENGGER, p. 123.
[2]) NORDENSKIÖLD (10), p. 28.
[3]) LAUREANO DE LA CRUZ, p. 101.
[4]) a) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 308 v.: «des petits escabeaux fort iolis qu'ils appellent *Apouycaue*.» — b) WAVERIN, pl. p. 2 et MÂCHON, p. 221, fig. 16. — c) NORDENSKIÖLD (12), fig. 3. — d) Id. (14), p. 33. — e) P. SCHMIDT, p. 1092. — f) SNETHLAGE (3), p. 404 et 421. — g) STEINEN (2), fig. 81. — h) CREVAUX, p. 192.
[5]) P. 376.
[6]) P. 272.

rani,[1a]) les Omagua[1b]) et les Guarayú[1c]). Chez les Omagua le droit de s'asseoir sur le banc était le privilège des hommes; les femmes devaient s'accroupir sur une natte. Ces bancs étaient disposés autour des murs des »temples» et dans les maisons où un grand nombre de personnes étaient appelées à se réunir. Peut-être ce meuble était-il analogue aux bancs que KOCH-GRÜNBERG[2]) a vu dans les huttes des Indiens du Caiarý-Uaupés.

VI. *Boîtes, étagères, crochets, etc.*

Les Tupinamba,[3]) tout comme aujourd'hui les Chiriguano,[4]) serraient les menus objets qui composaient leur avoir dans de grands vases ou dans des carapaces de tatous faisant office de boîtes. Les Apapocúva, pour maintenir de l'ordre dans leur maison de danse, usent de divers appareils de suspension fort ingénieux: les bâtons de rythme sont alignés dans des sortes de porte-parapluies, les maracas sont fixées à des crochets et les plumes suspendues à des fils.[5]) Ces sortes de râteliers pour bâtons de rythme sont décrits par CARDÚS[6]) chez les Guarayú. Les Yuruna[7]) ont dans leurs huttes des espèces d'étagères qui pendent du toit et les Chipaya[8]) des estrades où sont rangés les armes ou les ustensiles de ménage.

[1]) a) MONTOYA (2), p. 117. — b) CHANTRE Y HERRERA, p. 83. — c) CARDÚS, p. 79.
[2]) (2), t. I, p. 93.
[3]) LÉRY, t. I, p. 162.
[4]) NORDENSKIÖLD (12), p. 16.
[5]) NIMUENDAJÚ (1), p. 340.
[6]) P. 79.
[7]) STRINEN (1), fig. p. 266.
[8]) SNETHLAGE (1), p. 613.

VIII.

Plantes cultivées.

Les champs des Tupinamba se trouvaient dans la forêt, à proximité de leurs villages. Les Omagua, raconte MARONI,[1]) se refusaient à faire les leurs dans la brousse sous prétexte que leurs ancêtres avaient toujours vécu au bord de l'eau et que seuls les Tapuya pouvaient habiter dans les bois. Leurs abattis étaient situés sur les berges ou dans les îles de l'Amazone où le sol est particulièrement marécageux et de plus périodiquement inondé.

Le nombre des plantes cultivées par les Tupinamba était considérable.[2]) Les anciens auteurs énumèrent le manioc dont les deux espèces, douce et amère, comportaient 24 variétés différentes,[3]) le maïs qui, à en juger par la couleur des grains, était représenté par 5 variétés, à savoir une blanche, une jaune, une noire, une rouge[4]) et enfin une dernière mixte, blanche et noire;[5]) les patates (*Convolvulus batatas*); diverses sortes de haricots (*Phaseolus*)[6]); les cará (*Dioscorea sp.*); les mangara (*Aroidea sp.*); les taya ou mangareto (*Xanthosma violaceum Schott*); les arachides (*Arachis hypogea L.*); diverses espèces

[1]) T. XXX, p. 197.
[2]) On trouvera une énumération et une description détaillées de toutes les plantes cultivées par les Tupinamba dans SOARES DE SOUZA, p. 161—180; CLAUDE D'ABBEVILLE, chap. XXVIII, et surtout dans l'œuvre de PISO et MARCGRAV, passim et dans NIEUHOFS, p. 195—214. A ce sujet on peut consulter encore LÉRY, t. I, chap. IX et t. II, chap. XIII; THEVET (1), passim et CARDIM, passim.
[3]) Les différentes espèces de manioc sont énumérées par MARCGRAV, p. 66, et SOARES DE SOUZA, p. 162. VAAS DE CAMINHA (p. 180, l) cite parmi les plantes cultivées par les Tupinamba l'igname. VASCONCELLOS (p. LXXXIV) répète cette assertion que l'on trouve aussi dans la *Navegação de Cabral* (p. 110). Comme NORDENSKIÖLD [(13), p. 66] le fait remarquer avec raison, par igname il faut entendre le manioc. L'igname n'a pas été cultivée par les Indiens de la côte du Brésil.
[4]) SOARES DE SOUZA, p. 172.
[5]) THEVET (1), p. 299.
[6]) Les fèves étaient appelées par les Tupinamba »*commanda ouâssou*», cf. CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 229. Il y en avait une variété blanche et une noire. Les haricots étaient nommés »*commanda miri*», cf. CLAUDE D'ABBEVILLE, id. et LÉRY, t. II, p. 27. Les chroniqueurs français les désignent comme étant des pois. En réalité, il est vraisemblable que ces fèves et ces haricots aient été deux variétés différentes de *phaseolus*.

de cucurbitacées et de piments, les ananas, le tabac, les bananes et la canne à sucre.

La plupart de ces végétaux étaient ou sont connus par les autres tribus tupi-guarani. Quelques plantes qui ne sont pas mentionnées dans la liste que je viens de donner sont cependant cultivées par des Indiens appartenant à cette famille. Il est à peu près certain, par exemple, que les Tupinamba[1a]) ne connaissaient pas l'igname qui est un légume apprécié chez les Oyampi[1b]) et les Chipaya[1c]) et l'était autrefois chez les Omagua [1d]).

La population moderne du Paraguay mange rarement le manioc amer sous forme de farinha de páo dont l'usage est si répandu au Brésil.[2]) C'est ce qui a pu faire croire à DEMERSAY[3]) que cette espèce était rare dans ce pays alors que des auteurs aussi anciens que SCHMIDEL[4]) et MONTOYA[5]) la rangent parmi les principaux aliments des Guarani. Les Chiriguano et les Pauserna, depuis qu'ils ont quitté le Paraguay, ont abandonné la consommation de l'espèce vénéneuse du manioc et n'ont conservé que les aypi.[6]) La culture du manioc doux est propre à la région andine. Sur le haut Amazone, les Omagua sont parmi les premiers Indiens chez qui les anciens voyageurs rencontrèrent ces deux sortes de tubercules.[7]) Ce simple fait prouve que, loin d'être autochtones dans cette contrée, les Omagua ont dû y pénétrer en envahisseurs et que leur lieu d'origine doit être placé à l'est des Andes où ont été sans doute découvertes les propriétés nutritives du manioc amer.

L'arboriculture ne paraît pas avoir été très développée chez les Tupinamba. Ils ne plantaient comme arbres fruitiers que des acajous[8]) (*Anarcadium occidentale*), des mangaves (*Hancornia speciosa*), des papayers (*Carica papaya*) et, pour leur utilité, des calebassiers (*Cucurbita lagenaria*).[9]) Il est probable, mais non certain, qu'ils cul-

[1]) a) Cf. p. note 3. — b) COUDREAU (2), p. 479. — c) SNETHLAGE (3), p. 414. — d) ORTIGUERA, p. 322.

[2]) RENGGER; p. 153.

[3]) T. II, p. 84.

[4]) P. 43.

[5]) (2), p. 44.

[6]) NORDENSKIÖLD (14), p. 38—43.

[7]) ORTIGUERA, p. 322; *Jornada de Omagua y Dorado*, p. 429; MARONI, t. XXX, p. 197.

[8]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 218; SOARES DE SOUZA, p. 178; YVES D'ÉVREUX, p. 283.

[9]) SOARES DE SOUZA, p. 174 et 220.

tivaient l'urucú (*Bixa orellana*) et le génipayer. Ils ne semblent pas avoir senti le besoin de faire croître dans leurs champs l'espèce de roseau (*Gynerium paviflorum*) qui fournit à tant de tribus sudaméricaines le bois de leurs flèches. Les cotonniers étaient chez eux l'objet de grands soins: »L'Amonyiou, dit CLAUDE D'ABBEVILLE,[1]) est l'arbre où croist le cotton: il n'est pas bien haut, mais fort touffu, d'autant que les Indiens le coupent par le pied tous les cinq ou six ans à ce qu'il raporte d'avantage. »Suivant SOARES DE SOUZA,[2]) les Indiens obtenaient de nouveaux rejets en cassant chaque année l'extrémité des branches les plus longues. Il ressort de ces deux passages que les Tupinamba pratiquaient la taille de ces arbrisseaux et en avaient reconnu toute l'importance.

Les Apapocúva font grand cas d'une plante appelée *ymaú* dont les graines leur servent à faire des ornements de toutes sortes. Ils la cultivent dans leurs champs.[3]) Les Oyampi considèrent le fruit de la liane coumana comme un puissant antidote contre les morsures de serpents. Elle ne fait défaut dans aucun de leurs villages.[4])

Le tabac était cultivé par toutes les tribus tupi-guarani à l'exception des Parintintin qui en ignorent jusqu'au nom.[5]) Cette tribu d'ailleurs ne connaît pas non plus les haricots, ni les piments.

Les fruits sauvages entraient pour une large part dans l'alimentation des Tupinamba. La liste que l'on en trouve dans plusieurs ouvrages[6]) est si longue qu'elle pourrait presque nous faire croire que la cueillette des fruits jouait un rôle essentiel dans la vie de ces Indiens. Mais l'on sait d'un autre côté combien cette ressource est précaire et insuffisante pour une population un peu dense.

Parmi les arbres de la forêt, les acajous avaient une importance particulière. Leurs fruits donnaient une boisson enivrante préférée à toute autre. Les acajous plantés dans les terrains de culture ne devaient certainement pas suffire à la consommation. Les Chiriguano préparent avec les caroubes une chicha qu'ils ont adoptée lorsqu'ils sont entrés en contact avec les tribus du Chaco.[7]) Les anciens Gua-

[1]) Fol. 226 v.

[2]) P. 202.

[3]) NIMUENDAJÚ (1), p. 343.

[4]) COUDREAU (2), p. 306.

[5]) NIMUENDAJÚ (4), p. 250.

[6]) SOARES DE SOUZA, p. 181—195; CARDIM, p. 57—61; CLAUDE D'ABBEVILLE, chap. XXVIII; VASCONCELLOS, p. CXXXII—CXXXV; LÉRY, t. II, p. 9—23.

[7]) ROSEN, p. 43.

rani faisaient, tout comme les Kaingang,[1]) de la farine avec les graines des pommes de pin, arbre qui abonde dans leur pays.[2]) Les Caingua réduisent en poudre et mangent le coeur du palmier pindo.[3]) Une autre espèce de palmier (*Bocaja acrocomia*) fournissait à leurs ancêtres un aliment assez important pour être cité par SCHMIDEL[4]) parmi les provisions réquisitionnées chez les Cario.

Les Tupinamba connaissaient les vertus d'une foule de plantes, ce qui laisse supposer qu'ils avaient une certaine science médicale ou du moins qu'ils étaient de zélés herboristes.[5])

Pour tout instrument agricole, les Tupinamba, à l'instar des autres Tupi-Guarani, n'avaient qu'un pieu pointu durci au feu.[6]) Les pelles qu'emploient les Chiriguano sont un emprunt fait à la civilisation andine.[7]) Les Caingua ont pour remuer la terre un bâton dont l'une des extrêmités est aplatie et taillée en biseau sans pour cela être assez large pour être considérée comme une vraie pelle.[8]) Le prototype de cet outil est la macana qui, comme nous l'apprend RENGGER,[9]) était employée indifféremment comme arme ou pour fouiller le sol.

Les Tupinamba fichaient dans leurs champs des piquets qui servaient de supports aux plantes grimpantes. Le plus souvent c'étaient des troncs d'arbres à demi calcinés laissés sur place qui en tenaient lieu.[10]) Les Caingua ont soin de planter les haricots avec le maïs pour qu'ils puissent s'enrouler aux tiges.[11])

Les Caingua[11]) et les Chiriguano[12]) entassent leurs récoltes dans des greniers. Ils ont probablement commencé à se servir d'une hutte spéciale pour y garder leurs provisions, les premiers sous l'influence des Européens, les seconds sous celle des Chané. Les Apiaká mettent le maïs qu'ils ont récolté sur des étagères qui pendent du toit de leur

[1]) AMBROSETTI (2), p. 22.

[2]) NÚÑEZ CABEZA DE VACA, t. I, p. 176.

[3]) AMBROSETTI (1), p. 698.

[4]) P. 43.

[5]) Ces plantes ainsi que leurs vertus sont énumérées par CARDIM, p. 61—65, 73—78; GANDAVO, p. 99—100; SOARES DE SOUZA, p. 195—206; THEVET (1), p. 230, 235, 256—259 et 304; cf. également le traité de PISO »*De medicina brasiliensi*.«

[6]) LÉRY, t. I p. 145; YVES D'ÉVREUX, p. 47; etc., etc.

[7]) NORDENSKIÖLD (12), p. 24.

[8]) MAX SCHMIDT (6), fig. 1 et 10.

[9]) P. 118.

[10]) STADEN, part. II, chap. XI; SOARES DE SOUZA, p. 173.

[11]) AMBROSETTI (1), p. 720.

[12]) NORDENSKIÖLD (12), p. 3.

hutte.[1]) Les Omagua employaient probablement un dispositif analogue pour conserver cette céréale. Quant au manioc, ils l'enterraient dans de grandes fosses après l'avoir soigneusement enveloppé dans des feuilles. Ils le laissaient pendant des mois et même des années sous terre et, à l'époque des crues, sous l'eau. On ne retirait chaque fois que la quantité nécessaire pour le moment même.[2])

[1]) FLORENCE, t. XXVIII, p. 279.

[2]) MARONI, t. XXX, p. 197: »La yuca y mandioca la entierran en unos hoyos bien vestidos de hojas anchas; así la conservan debajo del agua y tierra, no sólo meses, sino uno y dos años y más, de donde sacan despues que comienza bajar el río, la que han menester para su gasto, dejando lo demas enterrado; y aunque esa yuca y mandioca se pudra, exprimida bien, es mejor y de más sustento que fresca, y de ella hacen sus bebidas, harina y cazaves.« Cf. *Jornada de Omagua y Dorado*, p. 429, et ACUÑA, p. 45.

IX.

Armes pour la guerre et pour la chasse.

I. *Arcs.*

Les arcs des Tupinamba semblent avoir été assez longs. Taillés dans un bois noir extrêmement dur, ils étaient très difficiles à tendre.[1]) Leur section était plan-convexe, pour autant que l'on en peut juger d'après l'arc représenté dans le tableau d'ECKHOUT (*pl. I*). Ils étaient parfois ornés d'une garniture de »palmes tressées»; il s'agit probablement d'une mosaïque de paille qui couvrait le bois. CARDIM[2]) qui nous donne cette indication ajoute en effet que ces palmes étaient de différentes couleurs. Les bouts de l'arc pouvaient en outre être agrémentés de plumes.[3])

La corde de leurs arcs était en coton, plus rarement en fibre de tucúm et était souvent peinte en vert ou en rouge.[4]) Lorsque l'arc était bandé, les bouts de la corde qui restaient inemployés étaient enroulés aux deux extrêmités.

Les arcs des Tupi-Guarani peuvent se diviser en 4 catégories suivant la forme de leur section transversale. Ma classification est en grande partie fondée sur les indications du P. SCHMIDT[5]) que j'ai complétées:

1) *Section circulaire:* Cario, Auetŏ, Kamayurá, Caingua.

2) *Section plan-convexe ou concavo-convexe*: Tupinamba, Guarayú, Pauserna, Tembé, Apiaká, Mundurukú, Mauhé, Parintintin, Oyampi,[6]) Émerillon.[6])

---

[1]) VAAS DE CAMINHA, p. 180 n; LÉRY, t. II, p. 32. Ce bois était celui de l'arbre guiripariba et urapariba, le páo d'arco (*Tecoma leucoxylon*) des Brésiliens modernes; cf. SOARES DE SOUZA, p. 214; MARCGRAV, p. 278; NIEUHOFS, p. 220.

[2]) P. 179: »e os (arcos) fazem de boas madeiras, e muito galantes, tecidos com palma de varias côres e lhes tingem as cordas de verde ou vermelho.»

[3]) YVES D'ÉVREUX, p. 25.

[4]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 288 v.; MARCGRAV, p. 278; LÉRY, t. II, p. 32; CARDIM, p. 179.

[5]) P. 1029—1031.

[6]) CRÉVAUX, p. 168.

Pl. I. Indien tupinamba peint au Brésil en 1643 par le hollandais ECKHOUT. (Ce tableau est exposé au National Museum de Copenhague).

3) *Section convexo-plane ou convexo-concave:* Mauhé, Mundurukú, Apiaká. Chez ces derniers cette forme est apparue récemment.

4) *Section quadrangulaire ou aplatie:* Chiriguano, Guarayú, Yuruna. La forme de l'arc guarayú est conditionnée par le bois dans lequel il est taillé, comme l'a fait remarquer NORDENSKIÖLD.[1])

Cette liste montre donc que le type d'arc le plus courant chez les Tupi-Guarani est celui à section plan-convexe ou concavo-convexe.

Le P. FIGUEROA[2]) mentionne l'existence d'arcs chez les Cocama. Comme l'arme principale de ces Indiens était le propulseur, ces arcs, si réellement ils en possédaient, ne subsistaient que par conservatisme.

Les Tupi-Guarani ont toujours l'extrémité de leurs arcs entaillée pour empêcher le glissement de la corde. Selon le P. SCHMIDT,[3]) l'arc des Kamayurá et quelquefois celui des Caingua auraient à chacun de leurs bouts un renflement qui arrêterait la corde.

Les anciens Guarani[4]), ainsi que les Guaykurú[5]), avaient des arcs peints de différentes couleurs. Au Musée de Leyde,[6]) j'ai vu un arc provenant du Paraguay qui était recouvert d'une mosaïque de plumes. Comme l'objet a une apparence ancienne, il est fort possible qu'il ait appartenu aux Guarani. Sur une planche de D'ORBIGNY[7]), on remarque que les arcs des Guarayú portent un petit manchon de paille tressée. Celui des Caingua est entouré sur tout ou partie d'une fine lanière d'écorce de guembé.[8]) Les Tembé[9]), les Auetö et les Kamayurá[10]) enveloppent leurs arcs de fils de coton formant de jolis dessins.

Chez les Guarayú et les Pauserna, les cordes des arcs sont en coton.[11]) Celles des autres Tupi-Guarani sont en fibres végétales.

Les Chiriguano,[12]) lorsqu'ils tiraient à l'arc, pour éviter le choc

[1]) (14), p. 49.
[2]) P. 107.
[3]) P. 1033. Pour les Caingua, cf. KOENIGSWALD, p. 380.
[4]) NÚÑEZ CABEZA DE VACA, t. I, p. 208: »y sus arcos pintados de muchas maneras.» Cf. aussi MONTOYA (2), p. 59.
[5]) NÚÑEZ CABEZA DE VACA, t. I, p. 211.
[6]) No. 755. 12.
[7]) (2), atlas, costume, no. 9.
[8]) AZARA (1), t. II, p. 66; OUTES et BRUCH, fig. 82.
[9]) BARBOSA RODRIGUES, p. 42.
[10]) MEYER (2), p. 560.
[11]) NORDENSKIÖLD (14), p. 44.
[12]) LIZÁRRAGA, p. 552.

de la corde, se fixaient au poignet un morceau de bois qui est remplacé chez les Caingua[1]) par une pièce de cuir ou un cordon de cheveux et chez les Tembé[2]) et les Mundurukú[3]) par une bande de coton.

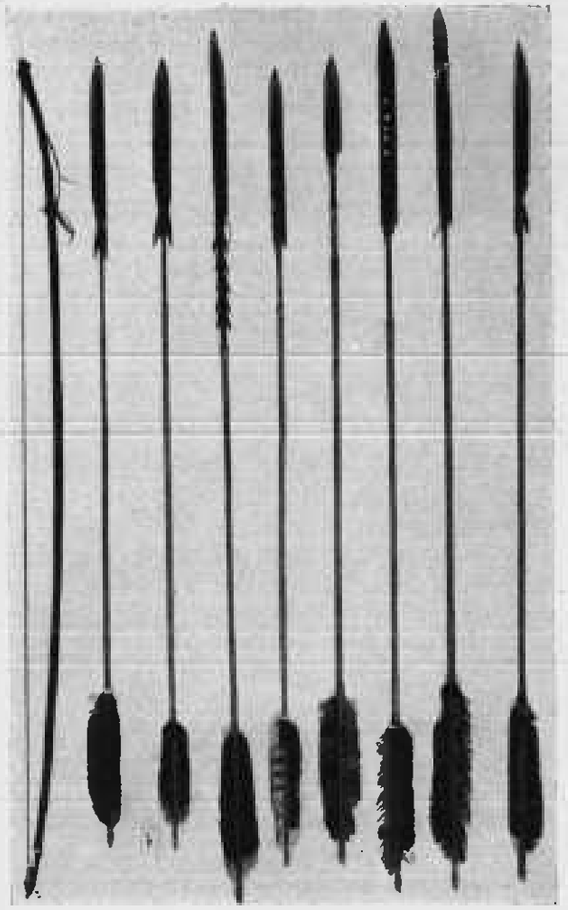
II. *Flèches.*

Les flèches des Tupinamba étaient longues d'une brasse (1,60 m. environ.)[4]) Leur manche était fait d'un roseau sans nœuds.[5]) Il est possible que l'encoche ait été renforcée par une pièce de bois, mais le passage de LÉRY[6]) où ce détail est donné n'est pas concluant à cet égard. De tous les Tupi-Guarani, les Guarayú et les Pauserna sont, à ma connaissance, les seuls à faire usage de ce petit tampon de bois.[7])

Les plumes de leurs flèches avaient une palme de long environ. Elles étaient fendues en deux et chaque moitié était appliquée contre le manche auquel elle était fixée à ses deux extrémités par un fil de coton.[8]) Ce type d'empenne dit empenne de l'est du Brésil (East Brazilian feathering) est caractéristique de la plupart des tribus tupi-guarani. NORDENSKIÖLD[9]) en donne la liste suivante: Caingua, Guarayú, Pauserna, Yuruna, Mundurukú, Apiaká, Mauhé, Tapirapé, Ararandeüara Kamayurá et Parintintin. Ce mode d'empenne a une distribution amazonienne tout à fait caractéristique. Sa répartition géographique s'étend beaucoup plus loin vers l'ouest que son nom ne le ferait croire.[10])

L'empenne cousue du Xingú (Xingú sewed feathering) se trouve chez les Auetö et les Kamayurá[11]) ainsi que chez les Ararandeüara.[12]) L'empenne dite ararà (Ararà feathering) est employée par les Parin-

[1]) RENGGER, p. 122; AMBROSETTI (1), p. 705
[2]) BARBOSA RODRIGUES, p. 42.
[3]) MARTIUS, p. 388.
[4]) LÉRY, t. II, p. 32.
[5]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 288 v.; MARCGRAV, p. 278.
[6]) T. II, p. 32: »Quant à leurs flesches, elles ont environ une brasse de longueur & sont faictes de trois pieces: assavoir le milieu de roseau & les deux autres parties de bois noir, & sont ces pieces si bien raportees, iointes & liees, avec de petites pelures d'arbres, qu'il n'est pas possible de les mieux agencer.»
[7]) NORDENSKIÖLD (14), p. 79.
[8]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 288 v. Voir tableau d'ECKHOUT, *pl.* I.
[9]) (14), p. 77—78.
[10]) NORDENSKIÖLD (14), carte 5.
[11]) NORDENSKIÖLD (14), p. 76.
[12]) LANGE, phot. p. 228.



a b c d e f g h i

Fig. 2. Arc et flèches de guerre et de chasse des Parintintin. L'arc a appartenu à un garçon de 15 ans.
a) G. M. 23.3.150. — b) G. M. 23.3.180. — c) G. M. 23.3.193. — d) G. M. 23.3.190. — e) G. M. 23.3.188. — f) G. M. 23.3.184. — g) G. M. 23.3.211. — h) G. M. 23.3.182. — i) G. M. 23.3.185.

tintin pour leurs flèches de guerre ou pour tuer le gros gibier.[1]) Les Mauhé ont une empenne spéciale qui diffère peu de celle des Tupi de l'est.[2]) Le mode de fixation des plumes en usage chez les Apiaká,

[1]) NIMUENDAJÚ (4), p. 259.
[2]) MEYER (2), p. 556.

les Mundurukú et les Parintintin présente une diversité de types dûe à la situation de ces tribus au point de jonction entre les types d'empenne brésilienne orientale, du Xingú et du Pérou.[1]) L'empenne collée du Pérou (Peruvian cemented feathering) n'apparaît que sur les flèches des Chiriguano.[2]) Les Guarayú et les Pauserna, bien que vivant dans une région où l'empenne péruvienne prédomine, sont restés fidèles au type est-brésilien qu'ils possédaient au Paraguay. La similitude de leur empenne avec celle des Caingua est poussée au point qu'elle a conservé les dentelures que l'on remarque sur l'un des côtés de la plume caingua.[3]) Ce même détail se rencontre sur certaines plumes d'empenne des Parintintin.[4]) Les Caingua ont des flèches à trois plumes d'empenne. NORDENSKIÖLD (15) a attiré l'attention sur ce fait extrêmement rare en Amérique du Sud. A mon avis, les Caingua ont emprunté cette empenne particulière à leurs voisins du sud, les Timbú et les Carcara, chez lesquels elle est signalée.

Les Tupinamba avaient comme pointe de flèche:[5])

1) Soit une simple tige de bois dur, avec ou sans barbelure, d'un pied et demi.

2) Soit un éclat de taquara en forme de lancette long environ d'un pied et demi.

3) Soit un os ou »des os de poisson fort pointus environ aussi gros et long que le petit doigt, qu'ils lient fort proprement, laissant passer une petite pointe renversée en forme de crochet.«[6])

4) Soit une dent de requin ou d'autre animal, soit enfin la queue d'une raie.

Pour chasser les singes ou les oiseaux, les Tupinamba se servaient de flèches à pointes évasées comme un tampon dites flèches à oiseaux.[7]) Dans le tableau d'Eckhout (*pl. I*), on peut distinguer

[1]) Les Apiaká emploient simultanément l'empenne brésilienne, arará et péruvienne; les Mundurukú, celle du Brésil oriental et du Pérou. Les Parintintin auraient, outre les deux empennes signalées plus haut, encore celle du Pérou; cf. P. SCHMIDT, p. 1035—1037 et MEYER (2), passim.
[2]) NORDENSKIÖLD (12), p. 26.
[3]) NORDENSKIÖLD (14), p. 49.
[4]) G. M. — 23. 3. 155.
[5]) Pour les différents types de flèches utilisés par les Tupinamba, on peut consulter: LÉRY, t. II, p. 15 et 33; THEVET (1), p. 189; VAAS DE CAMINHA, p. 180, m; STADEN, part. II, chap. XXVIII; CARDIM, p. 180; SOARES DE SOUZA, p. 281; CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 288 v.—289; MARCGRAV, p. 278; NIEUHOFS, p. 220.
[6]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 288 v.
[7]) YVES D'ÉVREUX, p. 199 »lesquelles (les guenons) les attrappent avec un gros materas, qu'ils tirent sur elles, & ainsi les font tombeſ toutes estourdies,

une flèche de ce type que l'Indien tupinamba tient dans sa main. Chose curieuse, le renflement est formé par la racine d'un roseau tout comme chez les Botocudo et d'autres tribus gês.[1]) A ma connaissance du moins, seules les tribus tupi-guarani du sud se servent de ces flèches. Ce sont les Caingua, les Chiriguano, les Guarayú et les Pauserna. Peut-être ont-elles échappé ailleurs à l'attention des voyageurs, car elles sont très fréquentes en Amérique du Sud.[2])

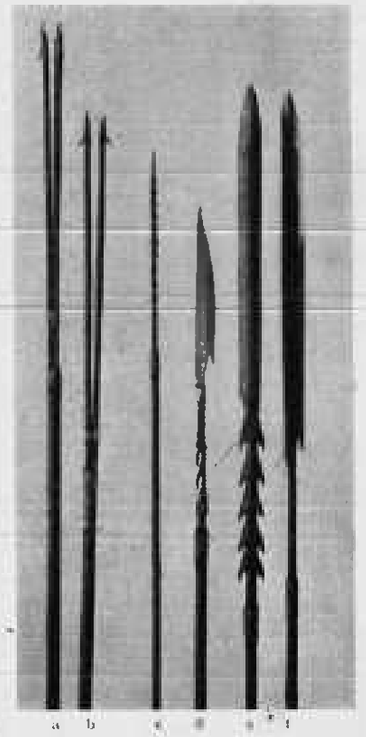


Fig. 3. Pointes de flèches parintintin. a et b) Flèches de pêche. (G. M. 23.3.157 et 23.3.159). c) Flèche pour chasser le petit gibier. (G. M. 23.3.165). d, e et f) Flèches pour la guerre ou la chasse au gros gibier. (G. M. 23. 3.183, 23.3.172 et 23.3.182).

La description des flèches de toutes les tribus tupi-guarani m'entraînerait trop loin; je me contente d'indiquer en note les auteurs qui pourront fournir des renseignements à ce sujet.[3]) D'une façon générale, on peut dire que les types énumérés à propos des Tupinamba se retrouvent à peu près chez tous les Indiens de cette race. Les pointes de flèches faites d'un éclat de bambou manquent chez les Pauserna.[4]) Les Auetö et les Kamayurá n'ont pas de pointes de flèches dentelées. Les barbelures de leurs flèches sont faites de petits morceaux d'os rapportés.[5])

puis apres ils les encheinent . . .» Id., p. 204 «ces Oyseaux . . . sont estonnez qu'on leur tire un coup de materas, qui les estourdit sans les tuer, & tombent en bas.»

[1]) Nordenskiöld (10), p. 43.

[2]) Nordenskiöld (10), carte 3.

[3]) Chiriguano: Rosen, pl. p. 46; Guarayú, Pauserna: Nordenskiöld (5) fig. 104 et (14), fig. 12; Caingua: Ambrosetti (1), pl. p. 736; Yuruna: Kletke, p. 681—682; Chipaya: Snethlage (3), p. 413; Ararandeüara: Lange, pl. p. 228; Apiaká: Steinen (4), fig. 5 p. 31 Hassler, fig. 6 et 9; Oyampi: Crevaux, p. 168—169.

[4]) Nordenskiöld (14), p. 48.

[5]) Steinen (2), p. 229.

Je traiterai des flèches employées pour la pêche dans le chapitre consacré à cette activité.

Les Indiens guarani du haut Xingú,[1a]) les Yuruna[1b]) et les Ararandeüara[1c]) mettent à la base de la pointe de leurs flèches une petite noix creuse qui fait entendre un sifflement lorsque le trait est décoché. Cette invention est connue surtout dans le bassin de l'Amazone.

La coutume d'empoisonner les flèches est étrangère aux Tupi-Guarani. Lors de leur insurrection de 1558, les Guarani du Paraguay combattaient avec des flèches empoisonnées qu'ils avaient reçues des Chiquito lorsqu'ils accompagnèrent Nuflo de Chaves chez ces Indiens.[2]) A l'époque de Martius,[3]) les Mundurukú commençaient à mettre à leurs flèches du poison qu'ils obtenaient par échange de leurs voisins du nord.

En temps de guerre, les Tupinamba incendiaient à distance les villages de leurs adversaires en tirant sur leurs huttes avec des flèches à la pointe desquelles brûlait une touffe de coton.[4]) Le même procédé était employé par les Mundurukú[5a]), les Guarayú[5b]) et les Chipaya.[5c])

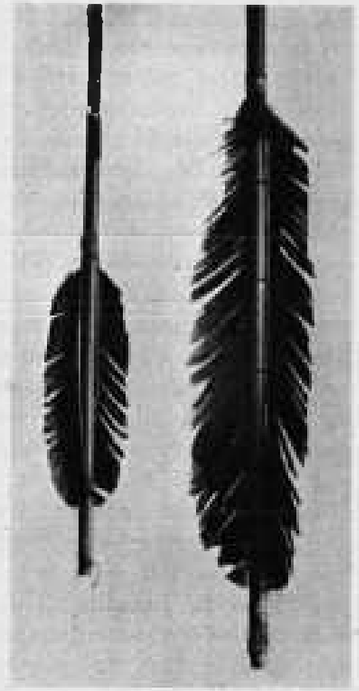


Fig. 4. Empennes de flèches. Parintintin. a) G. M. 23.3.165 et b) G. M. 23.3.182.

Mentionnons encore à titre de curiosité les flèches peintes des anciens Guarani[6]) et des Guaykurú.[7])

[1]) a) Steinen (2), p. 229. — b) Kletke, p. 681. — c) Lange, pl. p. 228.

[2]) Díaz de Guzmán, p. 174.

[3]) P. 389.

[4]) Staden, part. II, chap. XXVIII; Thevet (1), p. 187.

[5]) a) Tocantins, p. 95. — b) Cardús, p. 75. — c) Nimuendajú (3), p. 1024. Pour la distribution de ces flèches en Amérique du Sud, cf. Nordenskiöld (9), p. 221.

[6]) Montoya (2), p. 59.

[7]) Núñez Cabeza de Vaca, t. I, p. 211.

Le carquois est inconnu de toutes les tribus tupi-guarani. Les Tupinamba mettaient leurs arcs et leurs flèches dans une sorte d'étui en écorce.[1])

III. *Propulseurs.*

Un passage de STADEN[2]), assez obscur d'ailleurs, semblerait indiquer que les Tupi de San Vicente faisaient usage du propulseur. Cette arme n'a été vue aux mains des Tupinamba par aucun chroniqueur. Elle n'est signalée que chez les Tapuya. Par contre, c'était l'arme nationale des Omagua, des Cocama et des Yeté[3]). Il en est question dès les premiers voyages des Espagnols et CHANTRE Y HERRERA[4]) nous en a donné une description minutieuse et fort exacte. »Le propulseur, dit-il, est une planchette d'une vara de longueur (0.80 m. environ) et de trois doigts de largeur. Elle se retrécit à ses deux extrêmités jusqu'à se terminer en pointe. Au milieu où elle est le plus large, elle a l'apparence d'une rose (sic). La partie inférieure qui est en contact avec la main, présente une cavité dont la largeur correspond à celle du doigt qu'on y enfonce. On tient solidement le propulseur avec le reste de la main. L'extrêmité supérieure est pourvue d'un os contre lequel vient buter un roseau ou flèche de huit palmes, dans lequel est encastré un petit harpon[5]) avec un bâton long d'un empan. C'est ce harpon et bâtonnet qui fait tout le mal. Ils prennent le propulseur dans la main droite, fixent le roseau avec le bâtonnet et le harpon contre le crochet et lancent le trait avec tant de force et d'adresse qu'il est rare qu'ils n'atteignent pas leur but à 50 ou 60 pas.» KRAUSE[6]) donne à ce type de propulseur le nom de »brésilien». Suivant ce savant, il était propre aux Cocama, aux Tikuna, aux Conibo et aux Solimoes, soit aux voisins immédiats des Omagua. L'exemplaire qu'il présente appartenait probablement aux Cocama, car un propulseur identique publié par MAX SCHMIDT[7]) est attribué à cette tribu.

OVIEDO[8]) raconte qu'Orellana trouva dans un village proba-

[1]) SOARES DE SOUZA, p. 213.

[2]) Part. I, Chap. XIX »... schossen mit roren und pfeilen zu uns ein.»

[3]) ORTIGUERA, p. 322; *Jornada de Omagua y Dorado*, p. 429; MARONI, t. XXVI, p. 243.

[4]) P. 88.

[5]) Par »arponcillo» il faut probablement entendre barbelure.

[6]) (1), p. 143—144 et pl. XII, fig. 42.

[7]) (6), fig. 10, nº 1.

[8]) T. IV, p. 556.

blement omagua un propulseur incrusté d'or et d'argent. Peut-être s'agit-il d'un propulseur analogue à celui décrit par RIVET[1]) et qui est recouvert de lamelles d'or.

A en juger par la distribution du propulseur en Amérique du Sud, la présence de cette arme chez une tribu tupi-guarani aussi pure que celle des Omagua ne peut s'expliquer que par un emprunt. Les Omagua et les Cocama tiennent probablement le propulseur d'une des tribus qui, selon KRAUSE, en avaient d'identiques aux leurs. Ceux des Incas appartiennent à un type tout différent.[2])

La présence du propulseur chez les Auetö et les Kamayurá[3]) est à mon sens un problème presque insoluble. Il est en effet étonnant que cet engin qui n'est employé que par des Tupi-Guarani ayant perdu leur ancienne culture comme les Omagua, se retrouve précisement chez ceux du Xingú. Leurs voisins, à part les Trumaï, ne le possèdent pas. Les traits que les Auetö et les Kamayurá décochent avec leur propulseur sont terminés par un tampon de bois ou d'une autre matière qui les rend inoffensifs et impropres à la guerre et à la chasse. Ce n'est plus qu'un accessoire de danse ou de sport. Ce type de propulseur est commun aux Suya, aux Trumaï et aux Karayá.[4]) J'incline à croire que les Auetö et les Kamayurá le tiennent de ces Indiens et que cet instrument n'a jamais joué chez eux le rôle d'une arme véritable.

IV. *Sarbacanes.*

En même temps que le propulseur, les Omagua[5]) et les Cocama[6]) semblent avoir emprunté la sarbacane aux tribus du haut Amazone.[7]) Elle est également signalée par MARTIUS[7]) chez les Mauhé qui l'obtenaient par échange de leurs voisins de l'ouest.

[1]) (3), p. 199.

[2]) (1), p. 142.

[3]) STEINEN (2), p. 231—233.

[4]) KRAUSE (1), p. 145.

[5]) LAUREANO DE LA CRUZ, p. 100.

[6]) Au Musée ethnographique de Berlin (no. VB. 827) est conservé un carquois pour flèches de sarbacane qui est indiqué comme provenant des Cocama. Il est rempli de petites flèches enduites de curare et relié à une calebasse contenant du coton. KRICKEBERG (fig. 92, p. 245) figure l'extrêmité inférieure d'une sarbacane cocama; elle est pourvue d'une embouchure ornée de deux dents de pécari.

[7]) P. 401.

V. *Arcs-à-balle.* (*Pellet-bow.*)

NORDENSKIÖLD[1]) a prouvé que cette arme, en usage chez les Caingua et les Chiriguano, est d'origine post-colombienne.

VI. *Frondes.*

Elle était employée seulement par les Chiriguano qui la reçurent des Andes.[2]) Les Tupi du sud ne la connaissaient pas.[3])

VII. *Bolas.*

CARDIM[4]) fait allusion à l'emploi de bolas chez les anciens Guarani et OVIEDO[5]), qui en donne une description minutieuse, nous dit que les Indiens appelés »Guarania» étaient particulièrement habiles à les manier. L'assertion de ces deux auteurs est confirmée par la découverte dans l'État de Rio Grande do Sul[6]) d'un nombre considérable de ces pierres de jet dont l'abondance même dans une région voisine du territoire des Charrua indique que les Guarani les ont empruntées à ces Indiens dont elles étaient l'arme par excellence. Du sud, les bolas se sont répandues vers le nord et on en a retrouvé en plein territoire de Misiones[7]) et dans le delta du Paraná à côté de débris guarani.[8])

VIII. *Massues.*

L'arme de prédilection des Tupinamba était l'épée-massue. LÉRY[9]) en fait la description suivante: »Ils ont premierement leurs *Tacapes*, c'est à dire espees ou massues, faites les unes de bois rouge,

[1]) (10), p. 50—53.

[2]) NORDENSKIÖLD (10), p. 46.

[3]) FRIEDERICI [(2), p. 290] en étend l'usage aux tribus guarani du sud. Les témoignages sur lesquels il s'appuie sont tout à fait insuffisants. Il n'est pas certain que les pierres désignées par IHERING comme pierres de frondes le soient réellement et la présence d'un mot signifiant fronde dans le dictionnaire de MONTOYA n'implique pas l'usage de cette arme par les Guarani.

[4]) P. 36 »estes se chamão *Suaçuapara*, são estimados dos Carios, e das pontas e nervos fazem os bicos das frechas, e humas bolas de arremeço que usão para derrubar animaes ou homens.»

[5]) T. I, p. 225 et t. II, p. 183.

[6]) RIVET (3), p. 177; IHERING (2), p. 572.

[7]) G. M. — 19. 6. 220. Ces bolas sont taillées dans une pierre assez tendre; elles ont une forme lenticulaire et présentent un sillon bien tracé; cf. LEGUIZAMON, p. 38.

[8]) OUTES (3), p. 172.

[9]) T. II, p. 32.

& les autres de bois noir,[1]) ordinairement longues de cinq à six pieds: & quant à leur façon, elles ont un rond ou oval au bout d'environ deux palmes de main de largeur, lequel, espais qu'il est de plus d'un pouce par le milieu, est si bien menuisé par les bords, que cela (estant de bois dur & pesant comme buis) tranchant presque comme une coignee. . .» (*fig. 5*)[2]).

Ces massues étaient portées sur le dos, suspendues au cou par un cordon.[3]) Lorsqu'elle était destinée à fendre le crâne d'un prisonnier, l'épée-massue se convertissait en objet sacré dont les belles et étranges décorations ont souvent attiré l'attention des anciens voyageurs.

Selon CARDIM,[4]) la massue employée dans ces exécutions avait une tête plus ou moins ronde, presque triangulaire. Le manche long de 7 à 8 palmes avait près de la tête une largeur de 4 pouces et allait en se rétrécissant progressivement jusqu'à son extrêmité inférieure. Celle-ci était ornée d'une mosaïque de paille[5]) que l'on distingue nette-

[1]) La massue était généralement taillée dans un bois dur, rouge ou noir, probablement le páo d'arco; cf. THEVET (1), p. 189; LÉRY, t. II, p. 15.

[2]) L'épée-massue tupinamba représentée à la *fig. 5* se trouve au Musée ethnographique de Berlin (n° VB. 3654) où elle est parvenue par des voies qui nous sont inconnues. Sa longueur totale est de 1,20 m. et la plus grande largeur de sa tête est de 0,20 m. Sa poignée est ornée d'une épaisse frange formée de fils d'origine végétale entourés chacun d'un cordon en coton relativement épais. L'extrêmité de chacune des cordelettes ainsi obtenues se terminait par une touffe de plumes rouges, probablement d'*ibis rubra*, dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments. La provenance de cette arme a pu être déterminée sans peine grâce aux minutieuses descriptions que les anciens chroniqueurs nous en ont laissées et qui sont citées ci-dessus. L'identification de cet objet a été aussi grandement facilitée par les reproductions qui en ont été faites dans les vieilles éditions des premiers voyageurs; on peut se rendre compte de la fidélité de ces dessins en comparant notre photographie avec la *fig. 6* tirée de l'édition princeps de STADEN. Non moins frappante est la ressemblance de notre épée-massue avec celles dont sont munis les guerriers tupinamba que l'on peut voir dans THEVET [(1), p. 187, 201, 218 et 330]. J'ai découvert une autre épée-massue tupinamba au Musée du Trocadéro à Paris où elle était cataloguée sous le n°. 1102. Elle est placée entre les mains d'un mannequin représentant un Indien du Brésil (Carijona!?). Cet exemplaire est en tout point identique à celui de Berlin; les franges qui garnissent l'extrêmité du manche sont mieux conservées quoiqu'elles aient été mangées des vers. Cette pièce vraiment unique est probablement venue en France au XVI^e siècle avec THEVET ou quelque autre collectionneur qui l'aura cédée au roi. Comme les collections ethnographiques du cabinet des curiosités du roi ont passé en grande partie au Musée du Trocadéro, la présence de cet objet en cet endroit s'explique aisément.

[3]) SOARES DE SOUZA, p. 315 et 329.

[4]) P. 187. STADEN, part. II, chap. XXIX; CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 292 v.

[5]) CARDIM, p. 180—181: »Tambem usão por armas de espadas de pau e os cabos dellas tecem de palma de varias cores e os empennão com pennas de varias cores.»

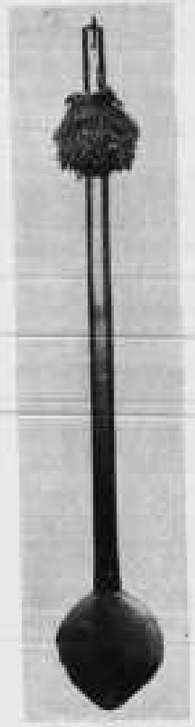


Fig. 5. Massue Tupinamba. (Mus. ethn. de Berlin, no. VB. 3654).

ment sur le dessin de STADEN (*fig. 6*) où l'une de ces massues rituelles est représentée. La poignée de la massue était enrichie »d'une garniture qu'ils appellent *Aterabébé* faicte de plusieurs sortes de plumages entreliez & accommodez fort ioliment.»[1]) Cette fourre de plumes était faite suivant la même technique que les bonnets ou les manteaux de plumes.[2]) Du bout du manche pendaient des cordons auxquels étaient attachées des touffes on plus exactement des pompons de plumes[3]) La veille de l'exécution du prisonnier, l'épée-massue était saupoudrée de coquilles d'oeufs bleus réduites en fines parcelles que l'on faisait adhérer au bois avec de la cire.[4]) On y collait aussi des rondelles de coquillages.[5])

Les anciens Guarani possédaient des massues qui ne différaient probablement pas beaucoup de celles des Tupinamba. Elles jouaient le même rôle dans les exécutions rituelles des prisonniers. Les massues des Caingua appartiennent à deux types différents.[6]) AZARA[7]) les décrit comme des bâtons à pointe renflée et au Musée de Göteborg[8]) est conservée une petite massue de ces Indiens constituée par une pièce de bois quadrangulaire à poignée arrondie (*fig. 7*). RENGGER[9]) donne cependant la figure de deux macanas caingua qui sont plates et dont l'une ou les deux extrêmités sont taillées en

Fig. 6. Massue et corde cérémonielles des Tupinamba (d'après STADEN).

[1]) CLAUDE D'ABBEVILLE, fol. 292 v.
[2]) LÉRY, t. I, p. 129.
[3]) SOARES DE SOUZA, p. 337; STADEN, part. II, chap. XXIX; CARDIM, p. 187.
[4]) STADEN, part. II, chap. XXIX; SOARES DE SOUZA, id.; CLAUDE D' ABBEVILLE fol. 237.
[5]) SOARES DE SOUZA, p. 337.
[6]) NÚÑEZ CABEZA DE VACA, t. p. 193: »una espada de palo.»
[7]) (1), p. 65.
[8]) G. M. — 15. 8. 3.
[9]) Pl. II, fig. 5.

biseau. Elles sont presque identiques à celles des Guarayú dans l'atlas de D'ORBIGNY.[1]) Cette arme est mentionnée chez ces derniers dès la fin du XVI[e] siècle. Elle était durcie au feu et d'un poids considérable.[2]) Les Chiriguano ont des massues rondes ou plutôt coniques analogues à celles de leurs voisins du Chaco.[3]) Les Tapirapé[4]) et les Kamayurá[5]) en ont de cylindriques ou coniques, cannelées comme celles des Karajá. Les Chipaya[6]) avaient autrefois de petites massues rondes et cannelées ressemblant peut-être à celles des Apiaká.[7]) MARTIUS[8]) ne nous décrit pas la macana des Mundurukú qu'il ne fait que mentionner. Elle était probablement plate. Nous ne savons pas si les Omagua et les Cocama en possédaient. Le P. FRITZ[9]) raconte cependant que les Yurimagua recevaient des massues par échange des Manave, tribu du Yapurá.

Fig. 7. Massue. Caingua. (C. M. 15.8.13).

Des manchons de paille analogues à ceux qui ornent la massue des Tupinamba et des Caingua garnissent celle des Karajá, des Huari, des Kayabi,[10]) des Indiens du N-O du Brésil et de ceux de la Guyane, donc surtout dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud.[11])

IX. *Lances.*

Les anciens chroniqueurs signalent l'usage de la lance chez les Chiriguano[12]) et les Omagua.[13]) Cette arme était employée encore

[1]) (2), atlas, costumes n° 9.
[2]) *Annuae Litterae*, p. 428 et 438.
[3]) NORDENSKIÖLD (12), fig. 9.
[4]) KRAUSE, (2), p. 405 fig. 265.
[5]) MAX SCHMIDT (6), p. 35 fig. 14, n° 3.
[6]) NIMUENDAJÚ (3), p. 1024; KLETKE, p. 632.
[7]) GUIMARÃES, p. 301. »Massue apiaká, Long. 115 cm. Extrêmité antérieure applatie, larg. 7 cm. épaisseur 2 cm.» Cf. HASSLER, p. 90.
[8]) P. 388.
[9]) Dans MARONI, t. XXX, p. 209.
[10]) STEINEN (2), p. 392.
[11]) NORDENSKIÖLD (14), p. 65.
[12]) CHOMÉ, p. 331.
[13]) MARONI, t. XXX, p. 196.